

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS

9

Le mot de la directrice

Un des atouts d'ARTEHIS, laboratoire pluridisciplinaire, est son implantation au cœur de la Bourgogne Franche-Comté où archéologues, historiens de l'art, historiens comme géoarchéologues ont l'opportunité de travailler sur un patrimoine plus que riche, avec des sites archéologiques renommés comme Bibracte, Luxeuil, Vix et tant d'autres encore, des musées, comme ceux de Dijon, de Langres ou de Besançon, des vignobles et leurs terroirs... Les relations nouées avec les structures muséales ou les centres d'interprétation, comme le MuséoParc d'Alésia, sont souvent très variées : accueil des étudiants, principalement des masterants ou des doctorants qui y trouvent des petits jobs tout en acquérant une formation professionnelle, étude des collections dans le cadre de projets scientifiques, participation au comité scientifique des expositions qui y sont organisées, et aussi contribution importante à la scénographie permanente de ces espaces où le riche patrimoine régional est proposé au visiteur. Il est alors particulièrement intéressant de trouver le juste équilibre entre les nécessités techniques, l'adaptation à des publics variés, des enfants aux adultes érudits, et la rigueur scientifique. Exercice qui n'est pas toujours simple et qui nécessite des compromis ! mais qui permet aussi des échanges fructueux dans un seul but : proposer au visiteur un moment d'évasion et de découverte de sociétés peu ou mal connues, d'enrichissement non pédant, voire ludique. La science ne doit pas être ennuyeuse !

Sabine Lefebvre
Directrice de l'UMR ARTEHIS
sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr

Sommaire

Le mot de la directrice 1



ACTUALITÉS

Fortifications savantes, fortifications de savants. Huitième colloque international de Bellecroix (du 15 au 17 octobre 2021) 3

Le décor d'architecture dans les cités du Centre-Est : une école régionale ? Colloque (14 et 15 octobre 2021)..... 3

Une exposition à Sevrey : *Au temps où l'on tournait la terre – sur les traces des potiers médiévaux de Sevrey* 4



RECHERCHES

ANR MONACORALE (MONAsteriorum CORpus Adriaticorum et Locorum Ecclesiasticorum)..... 5

Nommer l'éphémère : donner un nom et une sépulture aux enfants abandonnés de l'hôpital Général de Dijon..... 7

Actualités sur le Paléolithique en Bourgogne du Sud 9

La fouille subaquatique du pont romain de Pontoux (71)..... 11

Vous avez dit « crise » ?..... 13

Relecture des contacts Atlantique-Manche-Centre-Est en Normandie à travers l'étude du nouveau dépôt de Bénvy-sur-Mer (Calvados) 15

Bibracte, la photographie - un outil au service de la recherche 17

Les archives du Service Archéologique de la Ville d'Autun : sauvegarde et diffusion..... 19



DIFFUSION DE LA RECHERCHE

Productions en terre cuite de l'Auxois : usages, modèles et ressources naturelles 20

ARTEHIS et le MuséoParc d'Alésia..... 21

Femmes de la Renaissance..... 23

Le château de Gien, recherches archéologiques (45) 23

Vignes et vins de Talant. 800 ans d'histoire en Bourgogne 24



MEMBRES

Les dépôts à composante métalliques des âges du Fer en France : nouvelle approche 25

Le site de plein-air de Morat/Ober Prehl : un gisement mésolithique aux marges du Massif du Jura 26

Alice Borel, nouvelle doctorante au laboratoire ARTEHIS 28



Fortifications savantes, fortifications de savants. Huitième colloque international de Bellecroix (du 15 au 17 octobre 2021)



Vue en contre-plongée de la cour intérieure du Castel del Monte, château italien du XIII^e siècle construit par l'empereur Frédéric II.

Quoi de commun entre une fortification classique telle que Neuf-Brisach, un château Renaissance comme Maulnes, une tour maîtresse romane telle que Châtillon-Coligny ? Toutes trois sont l'expression d'un tracé savant dont la conception exige une conceptualisation dépassant l'utilisation des stéréotypes que sont le quadrangle ou le cercle. Quelles logiques, quels référentiels de doctrine ont présidé à la mise au point de ces tracés extraordinaires de l'Antiquité à l'époque moderne ? Faut-il y voir la volonté de maîtres d'ouvrages savants, érudits ou férus d'ésotérisme ? Faut-il y reconnaître l'inventivité pure de techniciens poussant à l'extrême leurs doctrines, voire l'expression de leur ego d'artistes ?

On sait depuis longtemps que le Quattrocento italien, puis le XVI^e siècle européen, ont été une période rêvée pour l'expression de ces élucubrations savantes de maîtres d'ouvrage et de maîtres d'œuvre, pouvant aller jusqu'au délire inventif de certains traités ; mais cette présence du sachant, voire du savant, dans la conception de l'ouvrage, ne remonte-t-elle pas bien plus haut ? Utilisait-on les traités antiques, comme ceci a été souvent affirmé, pour concevoir les ouvrages, et quelles en sont les preuves ? Peut-on imaginer qu'il y ait eu des répertoires de formes et de tracés, comme les fameux Carnets de Villard de Honnecourt pour l'architecture religieuse ? Comment expliquer des plans aussi bizarres que la tour d'Étampes, des conceptions aussi sophistiquées que la tour de La Rochelle, des tracés aussi élaborés que le Castel del Monte ?

On s'attachera, dans ce colloque, à débusquer des exemples de cette expression savante depuis l'Antiquité jusqu'au début de la Renaissance. Non que la période qui suit n'ait pas été savante, puisqu'au contraire elle n'est plus **que** savante, et qu'elle a produit des théoriciens et des traités bien connus. Mais c'est dans les périodes antérieures que ce colloque convoque formes et usages architecturaux savants, afin de proposer des interprétations raisonnées de leur genèse.

Hervé Mouillebouche
H-Mouillebouche@Wanadoo.fr



Le décor d'architecture dans les cités du Centre-Est : une école régionale ? Colloque (14 et 15 octobre 2021)



UBO Université de Bourgogne Occidentale UB UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON SORBONNE

COLLOQUE ENTRÉE LIBRE

14 et 15 octobre 2021 **Le décor d'architecture dans les cités du Centre-Est : une école régionale ?**

📍 CEREP Centre de Recherches et d'Études du Patrimoine, 5, rue Rigault 89100 SENS

📅 du jeudi 14 octobre 14 h au vendredi 15 octobre > 17 h

CONTACTS
Mathieu Ribolet : mribolet@gmail.com
Yvan Maligorne : yvan.maligorne@yahoo.fr
Musées de Sens : 03 86 83 88 90

FACULTÉ DES LETTRES & SCIENCES HUMAINES REGION BOURGOGNE FRANCHE COMTE SENS ARTEHIS CRBE



Une exposition à Sevrey : Au temps où l'on tournait la terre – sur les traces des potiers médiévaux de Sevrey

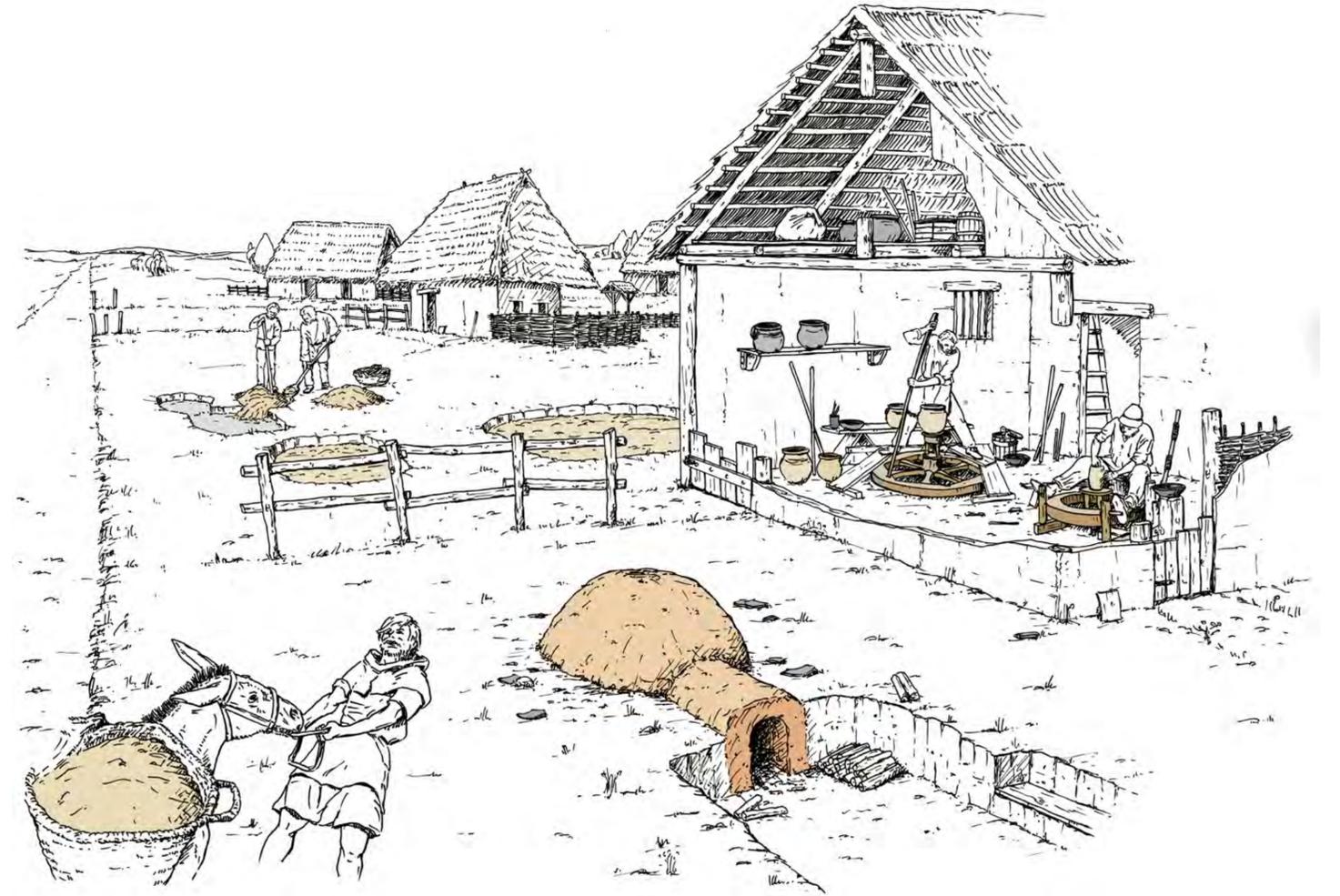


Pots des X^e-XI^e siècles
© G. Pertuisot

Ces dernières années, de nombreuses découvertes archéologiques ont été réalisées dans le bourg de Sevrey, localité située au sud de Chalon-sur-Saône et célèbre dans la communauté des archéologues médiévistes pour ses ateliers de potiers en activité du V^e au XIX^e siècle. On pense notamment à la fouille préventive d'ateliers du haut Moyen Âge, en 2018 au 8 rue George Brusson ou encore à celle réalisée rue du Roch en 2020, au pied de l'église Saint-Martin, qui s'est intéressée aux vestiges d'officines du bas Moyen Âge et à un pan du cimetière paroissial. Les études réalisées à Sevrey même par des chercheurs de l'Inrap conduisent à la mise en place d'un programme de recherche pluri-institutionnel consacré entre autres à la définition des aires de production des poteries sevrotines, que l'on retrouve jusqu'au bord de la Méditerranée à l'époque mérovingienne. La recherche archéologique se devant de faire partager les connaissances accumulées avec le public et qui plus est les habitants de Sevrey,

régulièrement confrontés aux archéologues, la mise en place d'une exposition dans une salle attenante à la médiathèque a pu être réalisée. Inaugurée le 20 juin pour les journées européennes de l'archéologie, cette exposition accessible durant tout l'été s'est achevée le 2 octobre, à l'occasion de la fête de la Science. Une série de clichés et de panneaux explicitant une trentaine d'objets, des pépins de raisins carbonisés à la sépulture en passant bien sûr par de nombreux vases, ont permis de faire connaître à tous les derniers résultats des recherches archéologiques à Sevrey.

Antoine Guicheteau
antoine.guicheteau@inrap.fr



Évocation d'un atelier des X^e-XI^e siècles fouillé au 8 rue G. Brusson en 2018
(© F. Gauchet).



ANR MONACORALE (MONAsteriorum CORpus Adriaticorum et Locorum Ecclesiasticorum)

À partir des premiers sites étudiés depuis 2010 dans le cadre des programmes du MEAE et de l'EFR sur *Le monachisme insulaire dans l'archipel du Kvarner entre le V^e et le XI^e siècle*, il nous était apparu nécessaire et pertinent de mettre en œuvre les approches méthodologiques que nous avons développées et appliquées en les étendant à l'ensemble de la côte croate (Istrie et Dalmatie médiévales) dans le cadre d'un programme de recherches agrégeant plusieurs chercheurs croates et italiens.

Dès les premières années de nos travaux, nous avons fait le constat que l'une des principales difficultés rencontrées réside dans l'identification même des complexes monastiques au sein du grand nombre de sites ecclésiastiques du littoral et de l'arrière-pays croate, dont la fonction peut être bien différente : des *villae* tardo-antiques dotées d'églises patrimoniales, des fortins protobyzantins avec « oratoires », des hameaux de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge avec chapelles votives, des groupes presbytéraux et baptismaux proto-paroissiaux, des résidences aristocratiques ou élitaires avec chapelles ou mausolées familiaux. La question qui se pose également est celle du passage possible d'une fonction à une autre, comme la transformation d'une *villa* en monastère, ou la gestion d'une basilique martyriale funéraire par une communauté monastique, à un moment donné... La difficulté résulte aussi de la définition d'un monastère, tant l'acception de ce terme recouvre des réalités architecturales, des pratiques religieuses, des usages ou des statuts différents en fonction des lieux et des périodes. Ainsi que cela a déjà bien été démontré pour l'Italie, la polysémie du terme *monasterium*, par exemple, peut indiquer à la fois une communauté et un établissement d'ermite(s), ou encore, comme dans certaines sources ravennates jusqu'au IX^e siècle, une simple chapelle ou un oratoire. Et en la quasi-absence de fouilles archéologiques de grande ampleur sur ce sujet dans l'Adriatique orientale, il reste difficile de définir une grille de lecture établissant des critères de détermination des fonctionnalités et des statuts de ces sites complexes à travers une terminologie spécifique renseignée par les rares sources écrites et épigraphiques, ou par les caractéristiques de leurs structures bâties, de leurs organisations topographiques, de leurs installations liturgiques, des modes d'inhumations et du type de recrutement funéraire, ou bien encore de leur interaction avec un paysage, physique autant qu'institutionnel.

Ce nouveau programme de recherches ANR, intitulé MONACORALE, propose donc de renouveler, à travers une approche pluridisciplinaire, l'étude des « sites ecclésiastiques » de la côte croate dalmate et istrienne (littoral et arrière-pays, îles), au sens large, à



Croatie : localisation des principaux monastères bénédictins masculins avant 1100 (© S. Gioanni, d'après le Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae) ; zoom sur la zone-atelier (île de Cres, Kvarner) avec le plan des complexes ecclésiastiques étudiés (© M. Čaušević-Bully et S. Bully, fond de carte par D. Vuillermoz) ; église paléochrétienne du complexe ecclésial de Martinšćica (© J. Crochat, campagne 2021).

partir d'un croisement des sources archéologiques, épigraphiques, archivistiques et textuelles. L'élaboration d'une grille de lecture permettant d'identifier les complexes monastiques, leurs productions documentaires et leurs acteurs est sous-jacente à ce nouveau programme. L'identification et l'approche pluridisciplinaire des sites ecclésiastiques, notamment monastiques, permettront de mieux comprendre les modalités de leur fondation et le contexte religieux, social, économique et politique de leur développement : tout en prenant en compte les allusions des Pères de l'Église aux premières fondations de l'Antiquité tardive, nous aborderons la question des formes éventuelles du monachisme basilien dans la période byzantine et nous nous concentrerons, à partir du X^e siècle, sur les monastères bénédictins, beaucoup mieux documentés, qui renforcèrent les réseaux culturels et sociaux entre l'Italie et la Dalmatie, et qui constituèrent des relais essentiels de la diplomatie pontificale dans l'Adriatique orientale au moment de la rupture avec Byzance. Cette approche pluridisciplinaire des sites ecclésiastiques, notamment monastiques, permettra d'approfondir le contexte de l'application de la Réforme grégorienne dans l'Adriatique orientale insulaire et côtière. Elle mettra en évidence le rôle particulier des fondations monastiques bénédictines dans la diffusion des idées réformatrices à travers

leurs aspects idéologiques (dédicaces à saint Pierre et à la Vierge), artistiques (naissance du premier art roman croate) et architecturale (cloître). Ce projet collectif s'inscrit dans le prolongement du mémoire d'HDR de S. Gioanni sur *L'autorité pontificale en Dalmatie (IV^e-XI^e siècle)* récemment publié dans la *Collection de l'École française de Rome*. Cette étude avait tenté de montrer la cohérence des différents volets de la diplomatie romaine qui, après de nombreux échecs et revirements, était parvenue à imposer l'autorité pontificale sur la Dalmatie en favorisant : 1. la multiplication des fondations monastiques sur les îles et les côtes dalmates, qui devinrent les principaux relais des réseaux, de la culture et des idées réformatrices ; 2. la réécriture latine des origines du christianisme dalmate prétendument attribuées aux saints Pierre et Paul ; 3. le rapprochement avec le royaume croate qui se traduisit par le couronnement du roi Zvonimir par le légat du pape Grégoire VII en 1075.

Aussi, les principaux enjeux de la recherche durant les 48 prochains mois sont :

- d'établir un corpus raisonné des sites « ecclésiiaux » et monastiques de la côte croate (littoral, arrière-pays, îles de l'Istrie, du Kvarner et de la Dalmatie) synthétisant l'ensemble des données textuelles, archivistiques, archéologiques, environnementales et spatiales. Un premier recensement porte à environ 120 le nombre de sites. Un certain nombre devra faire l'objet d'une révision de données anciennes et/ou d'acquisitions d'une nouvelle documentation, notamment topographiques. Chaque chercheur ou groupe de chercheurs aura en charge une zone géographique déterminée par les régions administratives actuelles ; les recherches historiques seront transversales. L'implication des institutions croates et italiennes sera déterminante pour mener à bien l'élaboration de ce corpus par leur implantation régionale et leurs connaissances des différents dépôts, fonds et sites.
- d'engager des recherches archéologiques, archivistiques, paléoenvironnementales et spatiales poussées dans une « zone-atelier » circonscrite à la péninsule de Punta Križa sur l'île de Cres dans le Kvarner (Dalmatie du nord) et présentée comme un case-study. Il s'agira principalement de poursuivre la fouille du complexe hypothétiquement paléomonastique de Martinšćica, dans une perspective comparative avec les

résultats déjà obtenus sur le monastère de Saint-Pierre d'Osor et ceux attendus sur les sites de Saint-Platon et d'Osorski dolac. Nous chercherons à contextualiser ces établissements par une lecture à une plus large échelle du territoire dans lequel ils s'inscrivent, territoire à la fois religieux, politique et économique. Dès lors s'impose le recours aux études paléoenvironnementales et spatiales à travers des études de paysages par les méthodes du LiDAR. La zone-atelier, laboratoire d'application de nos méthodes et d'hypothèses, est un prélude à des recherches adoptant une démarche méthodologique similaire en d'autres lieux, en s'interrogeant sur la pertinence d'un modèle d'organisation ecclésiiale sur ce territoire ;

- d'étudier les modalités de la fondation des sites ecclésiiaux et le contexte religieux, social, économique et politique de leur développement dans le contexte des tensions croissantes entre Rome et Byzance, de l'affirmation progressive de nouvelles puissances dans l'Adriatique orientale (normande, vénitienne et croate) et de l'influence progressive de la papauté sur l'Adriatique qui aboutit à la mise la place de la Réforme grégorienne dont les monastères bénédictins (notamment Saint-Pierre d'Osor qui est compris dans notre « zone-atelier ») constitueront les principaux relais.

Porteurs :

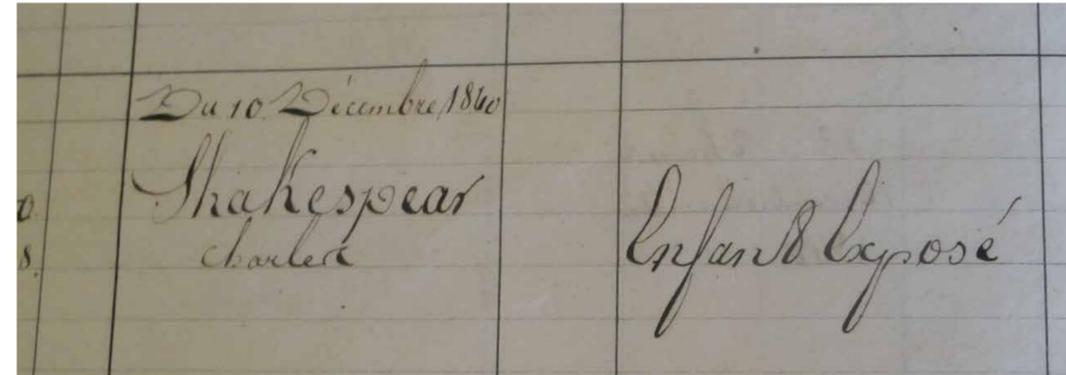
Sébastien BULLY (UMR ARTEHIS pour l'EFR)
Morana ČAUSEVIC-BULLY (UMR Chrono-environnement)
Pascale CHEVALIER (UMR ARTEHIS)
Stéphane GIOANNI (UMR HISOMA)



Nommer l'éphémère : donner un nom et une sépulture aux enfants abandonnés de l'hôpital Général de Dijon

Médard Tubalacain, Charles Shakespear, René Adolphe Silure, Marie Ingolstad, Félix Marignan, Amour Déjotar, Zozine Jodelle, Loups Salaprat, Onésiphor Ephestion, Luc Rabelais, Olympe Chailly, Andoche Monmain, Louis Montaigne, Babolin Plurel, Héloïse Semessange, Gergonie Duncan, Henry Victor Cintegabelle, Théodore Zérubia, Euphémie Clairefontaine, Euphémie Scmollinge, Florance Alpha, Marie Mielle, Léopoldine Pérouille, Valérie Jaspique, Clorinde Fosdemanand, etc.

Entre 1829 et jusqu'en 1840, d'étranges noms remplissent le registre de décès consacré aux enfants abandonnés et décédés dans les premiers jours de leur vie à l'hôpital Général de Dijon. Nous devons cette poussée de créativité anthroponymique à la plume d'un commis(que) aux écritures chargé de ces enregistrements. Cette longue liste intrigue. Le corpus des noms d'enfants exposés n'a en effet pas toujours été aussi exubérant. En 1806, les enfants dits « naturels » déposés à l'hôpital portent en général un nom qui ne se démarque pas de celui des enfants légitimes : ils sont prénommés Éléonore, Magdeleine, Henriette, Jeanne, Pauline, Nicolas, suivis, quand il est connu, du nom de la mère de l'enfant. Dans sa thèse, Sophie Morlot note pour la période révolutionnaire un accès de fièvre antiquisante avec l'apparition de noms comme *Brutus*, *Libre*, *Olympie* ou *Cisalpine*. Le sentiment d'étrangeté qu'induit le choix de ces noms nous conduit à nous interroger sur le statut si particulier des enfants en bas âge face à la mort. Nous avons retrouvé, lors des fouilles du Pont des Tanneries, une petite partie de leurs sépultures. Ils font partie d'une catégorie d'enfants déposés à l'hôpital Général, celle des enfants *exposés*, déposés anonymement dans un tour, alors que l'hôpital accueille aussi des enfants abandonnés légitimes. Ils participent d'un flux permanent remplissant l'hôpital dont le noyau primitif fondé en 1204 avait d'ailleurs, dès l'origine, vocation à les accueillir. Les individus âgés de « 0-1 an » sont en effet nombreux sur le site : une zone d'inhumation leur était spécifiquement dédiée en bordure du mur d'enclos nord du cimetière. Dans le droit canonique, « dans toute la mesure du possible, les corps des enfants doivent aussi avoir des sépultures et des tombes spéciales séparées des autres ». Ils sont enterrés dans des coffres, dont les côtés sont faits d'une seule planche, plutôt que dans des cercueils, assemblés par des agrafes plutôt que par des clous. Ils rassemblent parfois deux individus comme les sépultures 537 et 538 où deux enfants sont disposés tête-bêche dans un même coffre, ce qui devient totalement prohibé dans le règlement des cimetières de septembre 1885. Les enfants de l'hôpital sont en principe baptisés. Par contre, l'enfant mort-né et non-baptisé est exclu des cimetières et c'est seulement après le desserrement de l'emprise des églises sur les cimetières, puis la loi de séparation



Charles Shakespear, registre de décès, archives des Hospices Civils de Dijon (© P. Chopelain).



La version vernaculaire et bourguignonne du tour : demi-tonneau de l'hôpital de la Charité à Mâcon (© Jlpigache, Wiki media Commons).

Église-État de 1905, que la situation évoluera. D'eux, Jacques Gélis dit qu'ils sont à fois « rayés du monde des morts » auquel ils ne peuvent accéder mais également « du monde des vivants ». Une solution : le *sanctuaire à répit*. Nous en connaissons plusieurs en Bourgogne dont Saint-Bénigne à Dijon. Un texte saisissant d'un auteur (protestant) de la fin du XVII^e siècle relate : « nous allâmes vers les six heures du matin à cette église, ou était la miraculeuse image de la vierge... et nous vîmes deux enfants morts-nés qui étaient là depuis deux jours livides et noirs, et presque tout corrompus. Les parents, qui étaient des meilleures familles de Dijon, avaient pendant ces deux jours fait célébrer dans cette église près de deux cents messes à un écu pièce, pour obtenir de Dieu par l'intercession de cette statue et par les prières de ces religieux, autant de vie qu'il serait nécessaire à ces pauvres enfants pour recevoir le saint baptême... A midy, un jeune religieux... heurta, de son bras, soit qu'il le fit exprès ou par inadvertance, la table de l'autel sur lequel étaient les deux enfants morts-nés : ce qui les fit remuer. Le prêtre qui disait la messe... prononça à haute voix... « je vous baptise, etc. »... Au même instant, un grand bruit s'éleva dans l'église, le peuple se mettant à crier « miracle ». Cet état d'intranquillité quant au statut des enfants se retrouve dans la croyance aux *changelins*. Dans son étude sur la légende de Guinefort, le saint lévrier, J.-C. Schmitt rappelle comme l'enfant non encore baptisé et à qui l'on n'a pas encore attribué de nom est fragile : « il ne faut pas le laisser seul » car il peut être enlevé par des fées ou des esprits. Quand il tombe malade, ce peut être un signe de substitution. Il faut donc l'échanger, ce qui consiste à l'exposer pendant plusieurs heures en plein nature afin que l'on restitue le vrai enfant. Pour conclure avec cette étrange liste d'enfants dijonnais, on ne sait si leur « inventeur », sorte de *Bartleby* funéraire, a un jour, comme le héros melvillien, préféré ne pas...

Patrick Chopelain
patrick.chopelain@inrap.fr



Cimetière de l'hôpital Général de Dijon, rue du Pont-des-Tanneries, sépulture 327 avec individu âgé de « 0-1 an » (© L. Christin).



Actualités sur le Paléolithique en Bourgogne du Sud

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°9 (septembre 2021)



Fig. 1 : Panneau 1 de la grotte d'Agneux I. Il s'agit d'un protomé peint d'un animal, probablement un cheval. Datation : Paléolithique supérieur, probablement sa partie la plus ancienne ou moyenne (© DAO : Juan Ruiz).

Dans le cadre de notre projet de longue date sur le Paléolithique en Bourgogne du Sud, nous avons poursuivi nos fouilles pendant l'été 2020, malgré les conditions sanitaires difficiles. Tout d'abord, nous avons abordé la question de l'art rupestre paléolithique dans les Grottes d'Agneux à Rully (voir ma contribution dans les Actes des journées régionales de l'archéologie 2019, DRAC Bourgogne-Franche-Comté 2020. À commander chez Annick RICHARD, Service régional de l'archéologie de Bourgogne-Franche-Comté, Hôtel de Magnoncourt - 7 rue Charles Nodier - 25043 Besançon cedex, courriel : annick.richard@culture.gouv.fr).

Ces dernières années, nous avons réussi à mettre en évidence l'art pariétal paléolithique pour la deuxième fois seulement en Bourgogne, après Arcy-sur-Cure. Les arguments en faveur de cette datation ancienne proviennent d'une étude micro chronologique méticuleuse des événements sur la paroi des grottes, de la datation au ¹⁴C des dépôts anciens couvrant les œuvres d'art, ainsi que du contenu et des caractéristiques stylistiques et techniques. Les principaux

panneaux observés jusqu'à présent sont le protomé d'un animal peint de la grotte Agneux I (Fig. 1) et un cervidé gravé de la grotte Agneux II (Fig. 2). Par ailleurs, nous avons entrepris une prospection extensive à Rully pour éclairer l'occupation paléolithique de la région. Alors que nous avons prospecté en 2019 sous les grottes d'Agneux, nous avons porté notre attention l'année suivante sur le côté opposé du ravin d'Agneux, où se trouvent les deux grottes Mère-Grand et La Grange. Au cours de ces prospections, nous avons pu mettre au jour d'importantes découvertes paléolithiques datant à la fois de la fin du Paléolithique moyen et des différentes phases du Paléolithique supérieur.

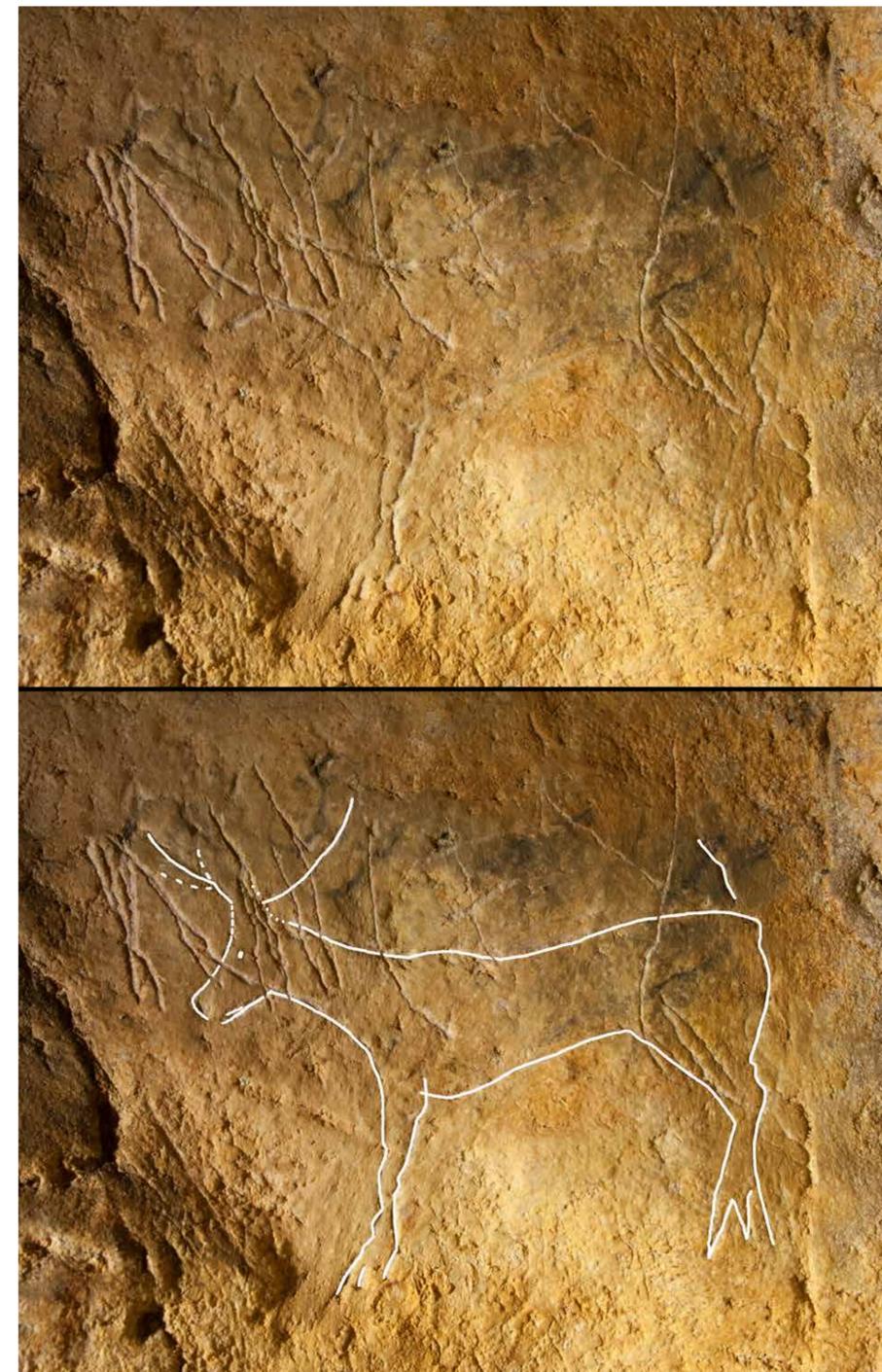


Fig. 2 : Panneau 1 de la grotte d'Agneux II. C'est la gravure d'un cervidé. Datation : Paléolithique supérieur, probablement Magdalénien (© DAO : Christian Hoyer).

Parmi eux, on trouve des outils bifaciaux de l'homme de Néandertal et des éléments de parure de l'homme moderne.

Le deuxième site que nous étudions actuellement sur la côte chalonnaise est Saint-Martin-sous-Montaigu, où nous fouillons depuis plusieurs années une station de chasse gravettienne qui rappelle Solutré à bien des égards. Sans entrer dans les détails, nous avons découvert en 2020 un objet en ivoire exceptionnel, unique pour le Paléolithique européen, qui fait actuellement l'objet d'une analyse approfondie. Comme à Solutré, la faune du site est dominée par le cheval, suivi par le renne. Le mammouth est représenté principalement sous forme d'ivoire. La thèse de doctorat en cours de Recha Seitz à l'université de Tübingen en Allemagne, liée aux questions de l'archéozoologie, est en train de clarifier si la fonction du site est exclusivement liée à la chasse ou si on pourrait également parler d'un site dit de base.

En été 2021, il est prévu de poursuivre les activités à Rully et Saint-Martin-sous-Montaigu et de les étendre à d'autres sites du Mâconnais et du Charolais.

Harald Floss
harald.floss@uni-tuebingen.de



Fig. 3 : Photo de situation de notre fouille à Saint-Martin-sous-Montaigu, été 2020. Au premier plan, on peut voir un sondage en profondeur géologique
(© Harald Floss).



La fouille subaquatique du pont romain de Pontoux (71)

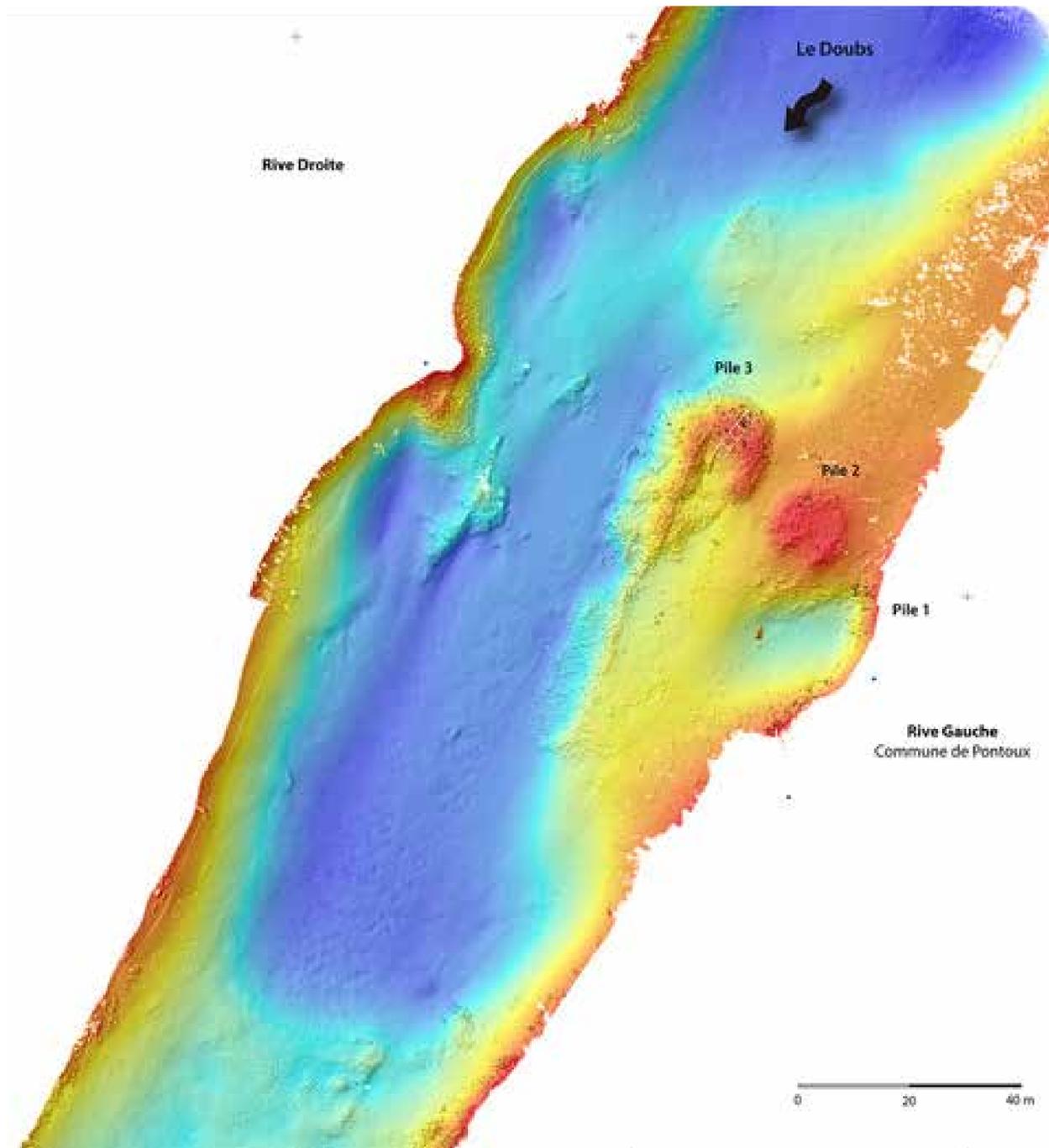
La localité de Pontoux, sur la rive gauche du Doubs, est reconnue depuis longtemps comme étant le *Ponte Dubris* de la *Table de Peutinger*, point de franchissement pour la voie romaine reliant Chalon-sur-Saône à Besançon. Pontoux se trouve dans un secteur où l'on place la frontière entre les peuples Éduens et Séquanes, à proximité d'une confluence importante (Saône-Doubs), et sur un territoire riche en occupations protohistoriques couvrant de l'âge du Bronze à La Tène. Aucun pont ne sera jamais reconstruit en ce lieu après la fin de l'Antiquité.

À la fin du XVIII^e siècle, J.-B. Bourguignon d'Anville mentionne déjà la présence de vestiges dans le lit de la rivière. Malheureusement, des dragages (fin des années 1950, puis entre 1966 et 1971) destinés à détruire une digue récente de moulin qui prenait appui sur les piles romaines, ont occasionné de graves dommages aux vestiges du pont.

En 2008, une prospection subaquatique a permis de vérifier que subsistent au fond de la rivière deux bases de pile et des bois dépassant de la berge, côté rive gauche. La rareté des ponts antiques fouillés et datés, ainsi que l'état d'érosion de ces vestiges, ont conduit à mener une fouille pluri-annuelle. Débutée l'an dernier, elle s'inscrit dans le projet ISITE *Sequania*, et est co-financée par la COMUE, le Ministère de la Culture (SRA et DRASSM) et la Région.

En 2019, une bathymétrie haute résolution réalisée à l'aide d'un drone mis à disposition par la société *Cadden*, a permis de visualiser l'étendue des dragages et de localiser précisément les massifs de fondation conservés. La fouille a débuté en septembre 2020, et les données collectées tendent à confirmer l'hypothèse émise sur le type de construction bien particulier. Il s'agit en effet d'un pont constitué de caissons en bois charpentés, associés à des pieux verticaux de fondation. Les caissons étaient remplis de blocs calcaires non taillés, ainsi que de fragments de *tegulae*. Plus simple à mettre en place qu'une construction en batardeaux ou caisson étanche, telle qu'elle a été démontrée à Chalon-sur-Saône, une telle technique pouvait être particulièrement adaptée à une rivière à courant rapide comme le Doubs, et constituer une solution transitoire, d'un point de vue technologique, entre un pont entièrement en bois et un pont en pierres de taille.

Pour la période romaine, à ce jour, on ne connaît que trois autres ponts qui ont été construits selon cette méthode : en Allemagne, les ponts de Stepperg, sur le Danube



Relevé bathymétrique réalisé par D. Chassagne (Cadden) sur la zone du pont romain de Pontoux. On voit nettement les deux massifs de piles conservés dans le chenal ainsi que l'emprise des dragages (en bleu foncé) et des destructions qu'ils ont occasionnées
(© Relevé D. Chassagne, traitement J. Desmeules, DAO P. Moyat).

et de Mayence, sur le Rhin ; en France, le pont de Fondettes, sur la Loire, près de Tours. Un pont construit selon la même technique au cours de la période médiévale a également été découvert à Hemington, sur le fleuve Trent, dans les Midlands anglais. Ce dernier exemple montre que cette technique de piles à caissons de bois a pu perdurer depuis la période romaine jusqu'au Moyen Âge.

La fouille de Pontoux s'est poursuivie en 2021, complétée par des prospections géophysiques en rive droite, sur la commune de Charnay-lès-Chalon, afin de localiser précisément la voie d'accès et de vérifier la présence d'autres structures associées au franchissement.

Annie Dumont
Annie.Dumont@u-bourgogne.fr



Pontoux (71), pont romain.
Photogrammétrie (en haut
à gauche) et restitution
de la pile 3 à l'issue de la
campagne de fouille 2020
(© DAO P. Moyat).

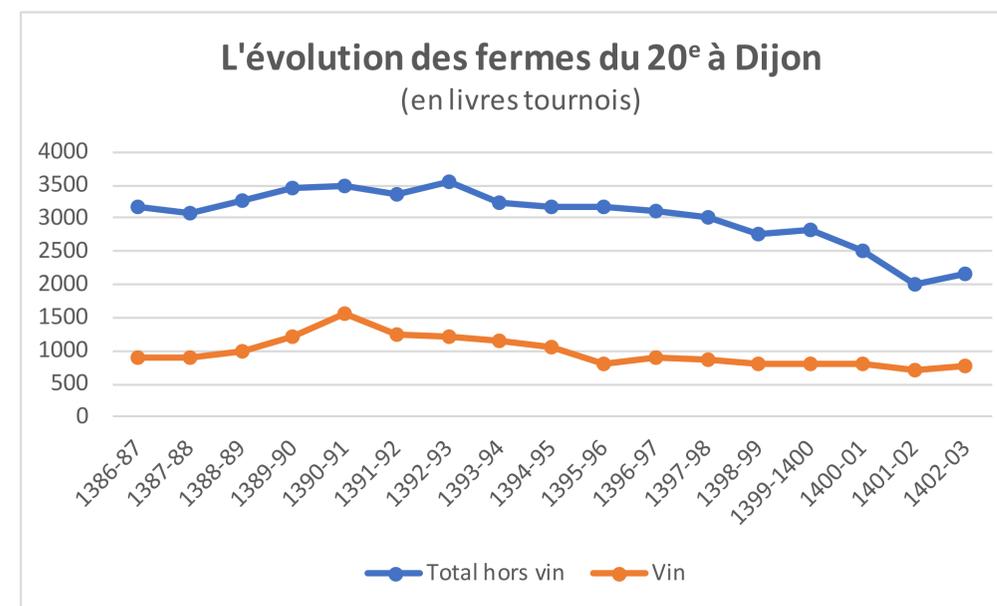


Vous avez dit « crise » ?

Un mal implacable arrivé d'Asie, qui se répand par un mécanisme invisible en suivant surtout les voies de communication les plus fréquentées, des malades et des morts en nombre effrayant, une deuxième vague qui fauche davantage les plus jeunes, des citadins qui fuient à la campagne pour échapper à la contagion, des liens sociaux désagrégés, une vie économique désorganisée avec des échanges bloqués, un manque aigu de main d'œuvre, surtout qualifiée, des filières qui s'effondrent... et quelques-unes qui connaissent un essor inattendu, des reconversions professionnelles, le tout sur fond de changements géopolitiques et climatiques, de pénuries alimentaires, de conflits armés et de vagues de réfugiés... Voilà ce que la région dijonnaise ou plus exactement le bailliage de Dijon a traversé entre le milieu du XIV^e et celui du XV^e siècle. Ce sont essentiellement des sources de la fiscalité qui livrent des informations à ce sujet, à savoir les listes de « feux » (ménages) et les comptes des fermes des impositions indirectes. Elles sont perçues, à défaut d'une administration adéquate, après mise aux enchères publiques dans le cadre de circonscriptions inégales, souvent calquées sur les prévôtés, châtelainies et seigneuries dans les campagnes, et par branches du commerce (35 à Dijon) dans les villes où les fermiers étaient fréquemment issus des professions concernées. La comptabilité seigneuriale et quelques sources normatives des autorités ducale ou communale fournissent de précieux compléments.

Les épidémies, pour la plupart mais pas toujours de peste, furent alors nombreuses. À partir de la célèbre peste noire de 1348, on dénombre au moins une dizaine de récurrences ou autres épidémies en un siècle. Celle de 1360-1361 provoqua une rupture dynastique par la mort du jeune Philippe de Rouvres. Celle de 1399-1401, particulièrement bien documentée, emporta entre 6 et 20 % des habitants des paroisses dijonnaises et fit plonger de près de 30 % le total des fermes (hors vin) de l'imposition du 20^e, principal indicateur du volume du commerce. Désignées sous le terme de « mortalitez », les épidémies entraînent une chute de la population de l'ordre de la moitié jusqu'au minimum démographique des années 1420, probablement même des deux tiers depuis le début du XIV^e siècle, déjà marqué par d'autres « calamités ». Il en résulta un manque de main d'œuvre, surtout qualifiée dans un premier temps, et une hausse séculaire des salaires.

Ainsi naquit une crise sociale qui allait traverser les décennies suivantes comme un fil rouge, particulièrement saisissable dans le monde de la viticulture. Alors que les anciens maîtres de la terre (seigneurs laïcs et ecclésiastiques, bourgeois des villes) cherchaient



à réduire leurs coûts d'exploitation par tous les moyens, réglementaires (limitation des salaires, interdiction du gamay, réflexion sur les « finages », c'est-à-dire les climats) comme gestionnaires (augmentation de la productivité, mise en exploitation indirecte des surfaces les moins rentables), les anciens journaliers et autres travailleurs salariés s'efforçaient de gagner leur indépendance par la possession de leurs propres vignes (en partie en prenant à bail des parcelles moins productives de clos ducaux) tout en combinant cette activité avec de nombreuses autres, de l'artisanat du bâtiment au commerce spéculatif de céréales sans oublier un peu de bétail comme placement intermédiaire. En l'espace d'un siècle, ils acquièrent ainsi une expertise reconnue progressivement par les autorités municipales de Dijon, ce qui allait se traduire dans leur rôle dans plusieurs enquêtes diligentées entre 1455 et 1486.

Les malheurs du temps ne se limitaient pas à l'aspect sanitaire. Si la région dijonnaise à moins souffert que d'autres (Ile-de-France, Normandie...) des ravages de la guerre de Cent Ans, elle connut des périodes de présence prolongée de compagnies de routiers (années 1360) et des bien nommés écorcheurs (1435-1438). Les troupes ducales elles-mêmes n'y étaient pas toujours bien accueillies. Mais, au creux de la vague démographique, Dijon

bénéficia aussi d'un afflux important de population par des réfugiés venant de zones plus éprouvées (Val de Saône, Ile-de-France, Champagne...). Le climat lui-même troublait le cours des choses par un « mini-âge des glaces » pouvant mettre en cause la maturation du raisin.

Des sommes importantes durent être investies dans la remise en état ou la création de fortifications. Plus généralement, l'effort de guerre fit naître la fiscalité d'Etat, perçue en Bourgogne par le pouvoir ducal – d'où une richesse exceptionnelle d'archives conservées. Vers 1390, Philippe le Hardi contribua cependant à l'isolement commercial de la région par l'expulsion des Lombards accusés d'usure, pourtant chevilles ouvrières de l'exportation de laine et de céréales depuis un siècle, en plus des liens brisés par le départ de la Curie d'Avignon. Seule l'exportation du vin non seulement résista, mais connut même un essor considérable entre les années 1360 et 1450.

La crise de la fin du Moyen Age, phénomène dont on ne peut douter pour la région dijonnaise, se présente ainsi comme une combinaison de facteurs exogènes et endogènes en interaction. Elle transforma progressivement le corps social et l'économie locale vers plus de complexité et de modernité, mais avec une moindre ouverture sur l'international, les grands courants du commerce s'étant éloignés du royaume de France. Les récurrences de la peste jouèrent un rôle important parmi la chaîne des « calamités », mais au sein d'une mutation systémique plus large.

Hannelore Pepke-Durix
h.pepke@sfr.fr

En savoir plus

Les contacts entre la ville et la campagne aux XIV^e et XV^e siècles : le marché de Dijon, par Hannelore Pepke-Durix, Dijon, Thèse de doctorat en Histoire, sous la direction de Jean Richard, 1997.

Démographie et société à Dijon à la fin du Moyen-âge (1357-1447) : à partir d'une analyse informatique des registres des comptes de l'impôt des marcs, par Anne Galanaud, Besançon, sous la direction de Jacky Theurot, 2009.

« Démographie urbaine médiévale : trois modèles de mortalité à Dijon (1385-1407) », par Henri Dubois, in *Villes, bonnes villes, cités et capitales. Études d'histoire urbaine (XII^e-XVIII^e siècle) offertes à Bernard Chevalier*, Tours, 1989, p. 333-341.

« Espaces migratoires et aires d'influence de la ville de Dijon à la fin du XIV^e siècle », par Patrice Beck et Pascal Chareille, *Cahiers de Recherches Médiévales (XIII^e-XV^e s.)*, 3, 1997, p. 17-32, consultable en ligne : <https://journals.openedition.org/crm/2450>.

« La fiscalité, miroir d'une économie régionale à la fin du Moyen âge : Dijon et la région dijonnaise aux XIV^e et XV^e siècles », par Hannelore Pepke-Durix, in *L'impôt au Moyen Âge*, Actes du colloque organisé à Paris du 14 au 16 juin 2000 par le Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, Paris, 2002, t. 2, p.599-620.

« Les campagnes de la région dijonnaise dans la crise du Moyen Age finissant », par Hannelore Pepke-Durix, in *Permanences et ruptures dans le monde rural du Moyen Age à l'époque contemporaine*, Actes du 12^e colloque de l'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes, Saint-Christophe-en-Brionnais, 12-13 octobre 2002, Saint-Christophe-en-Brionnais, 2004, p. 67-90.

« Le vignoble ducal de la châtellenie de Beaune, Pommard et Volnay : un grand domaine seigneurial face à la peste noire », par Hannelore Pepke-Durix, *Cahiers d'histoire de la vigne et du vin*, n° 8, Beaune, 2008, p. 13-24.

« L'exportation du vin au départ de Dijon à la fin du Moyen Age », par Hannelore Pepke-Durix, *Cahiers d'histoire de la vigne et du vin*, n° 9, Beaune, 2009, p. 43-55.

Implantations, activités et relations des établissements d'assistance en Bourgogne à la fin du Moyen Age, par Aurore-Diane Simon. Thèse de doctorat en Histoire, Université de Bourgogne, sous la direction de Vincent Tabbagh, 2012, 645 p., consultable en ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00796994/PDF/these_D_SIMON_Aurore_Diane_2012.pdf



Relecture des contacts Atlantique-Manche-Centre-Est en Normandie à travers l'étude du nouveau dépôt de Bény-sur-Mer (Calvados)

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°9 (septembre 2021)

En mars 2017, un nouveau dépôt de haches du Bronze moyen a été découvert fortuitement dans un champ à Bény-sur-Mer (Calvados), dans une zone habituellement peu pourvue en dépôts, situé à la lisière entre l'« aire bretonne » et l'« aire normande ». Il regroupe un total de 182 haches entières mais dont bon nombre ont été rendues volontairement inutilisables.

En dehors du nombre total particulièrement élevé d'objets, l'originalité du dépôt réside dans l'association de divers types, tous identifiés comme atlantiques ou originaires des rivages de la Manche. On dénombre ainsi, selon la nomenclature de la *Société Préhistorique Française*, 130 haches de type normand, 29 haches de type breton, 3 mélangeant des caractéristiques de ces deux types, 2 haches du type du Centre-Ouest, 2 haches de type médocain. Six haches sont identiques à un type « picard » et 10 sont à rapprocher de types nombreux en Grande-Bretagne. Ce dépôt semble donc rassembler un nombre exceptionnel de types de haches atlantiques différents, comme s'il était l'expression d'une large gamme de la production « atlantique-Manche » du Bronze moyen.

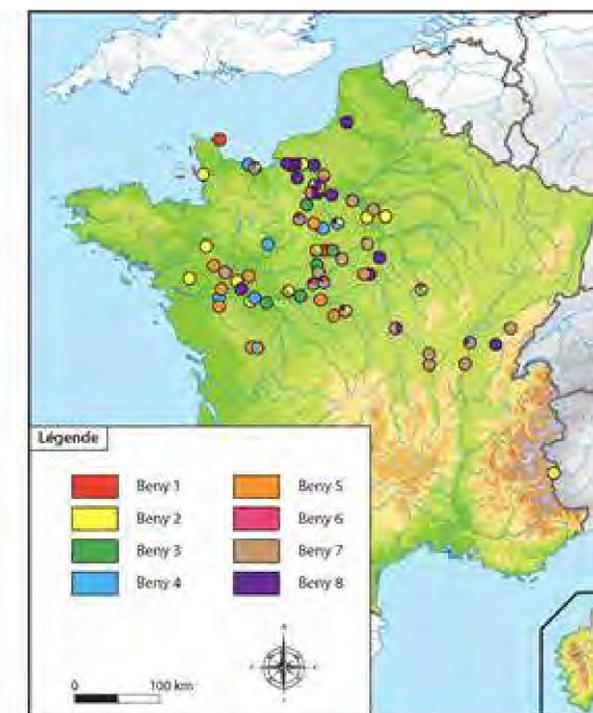
Au sein du type générique « normand », 95 objets appartiennent à des types jusque-là inédits, qui semblent donc spécifiques à la Basse-Normandie, ce qui change sensiblement notre compréhension de l'organisation de la production métallique du Bronze moyen. En effet, jusqu'à présent, le « type normand » était surtout représenté par des dépôts découverts en moyenne et basse vallée de la Seine, lieu supposé de production, depuis lequel les objets sont diffusés vers la France centre-orientale. De récentes études remettent en question ce postulat et il semble envisageable que des productions de haches « normandes » aient eu lieu aussi dans le Centre-Est de la France (Monna *et al.* 2013). Les nouveaux types identifiés à Bény relancent de manière inattendue le débat et tout l'enjeu est de comprendre l'articulation des contacts au sein de ce vaste territoire, tant dans le côté stylistique de la production que de la pratique du dépôt d'objets.

Finalement, l'étude a montré une interconnexion privilégiée entre le Cotentin et la Bourgogne-Franche-Comté.

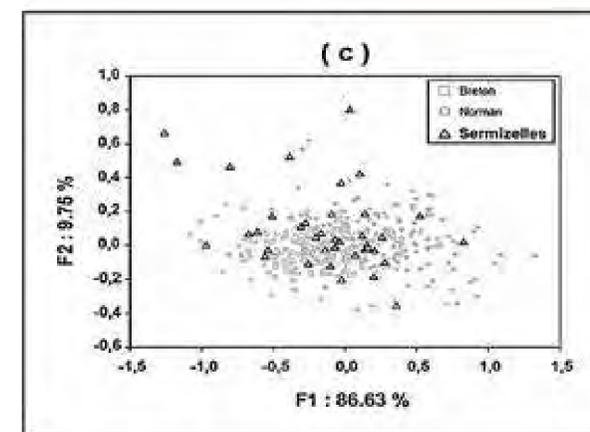
Il semble qu'un axe de circulation intense et complexe ait structuré l'espace entre les bassins versants de la Seine et de la Loire au Bronze moyen, excluant certaines régions comme la Bretagne, les Hauts-de-France, le Nord-Est (Champagne-Ardennes, Alsace, Lorraine), les régions du sud-ouest et l'extrême sud-est. Il semble notamment que



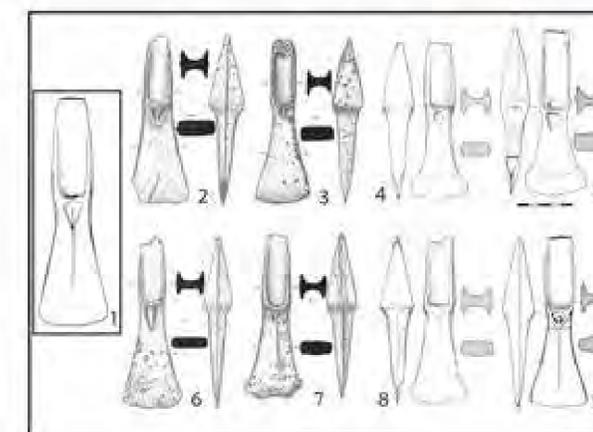
A



B



C



D

A : carte de répartition des dépôts associant haches normandes et bretonnes en France

(© CAO : Anthony Dumontet, CNRS ARTEHIS) ;

B : carte générale de répartition des dépôts contenant des exemplaires de types Bény en France

(© CAO : Anthony Dumontet, CNRS ARTEHIS) ;

C : espace morphométrique obtenu pour les deux premiers plans factoriels F1 et F2 calculés pour l'amplitude des sept premiers harmoniques de DCT (transformée en cosinus discrète, méthodologie employée pour l'analyse morphométrique) des haches à talon normandes et bretonnes ; les triangles sont les haches du dépôt de Sermizelles (d'après Forel *et al.*, 2009) ;

D : exemples de haches normandes de dépôts du centre-est celui de Lons-le-Saunier, Jura, n° 2, 3, 6, 7) et de Sermizelles, Yonne, n° 4, 5, 8, 9 (dessins C. Mordant et C. Michel ; d'après Gabillot *et al.*, 2009).

des contacts particulièrement étroits aient eu lieu entre le Cotentin et la Bourgogne. Le problème majeur reste de savoir la nature et le sens de ces interactions. L'analyse du dépôt de Bény-sur-Mer vient étayer une fois encore l'existence de nombreux réseaux de communication à l'âge du Bronze et notamment en Normandie (Ghesquière *et al.*, 2005). Nous envisageons de poursuivre et d'alimenter le débat dans l'avenir au moyen d'analyses physico-chimiques, métallographiques et isotopiques du plomb de larges séries d'objets provenant des dépôts évoqués dans cette présentation afin d'identifier les procédés de fabrication, d'usage, d'abandon, mais aussi les techniques de choix d'acquisition de la matière première, en relation avec l'appartenance typologie et l'origine géographique des objets.

Mareva Gabillot

Mareva.Gabillot@u-bourgogne.fr

Cette contribution est issue de l'article sous presse :

Gabillot M., Ghesquière E., Marcigny C. à paraître - « Relecture des contacts Atlantique-Manche-Centre-Est en Normandie à travers l'étude du nouveau dépôt de 182 haches du Bronze moyen de Bény-sur-Mer (Calvados) », in Thirault E., Sénépart I., *(Im)mobiles ? Circulation, échanges des objets et des idées, mobilités, stabilités des personnes et des groupes durant la pré-et protohistoire en Europe occidentale*, Troisièmes rencontres Nord-Sud de préhistoire récente, Archives d'écologie préhistorique, Toulouse.

En savoir plus

Ghesquière E., Marcigny C., Détrée J.-F., 2005 : « Échanges et communications », in Marcigny C. (dir.), *La Normandie à l'aube de l'histoire*, Paris, Somogy, p. 74-76.

Monna F., Jebrane A., Gabillot M., Specht M., Camizuli E., Alibert P., Lafont R., Chateau C., 2013 : « Morphometry of Middle Bronze Age palstaves II, Study of the regional variation of shape in two typological groups, implications on trade and production », *Journal of archaeological science*, 40, p. 507-516.



Bibracte, la photographie - un outil au service de la recherche

La photographie occupe une place importante à Bibracte, car elle est utilisée principalement pour archiver la mémoire des chantiers de fouilles qui s'y déroulent année après année et celles des expositions permanentes et temporaires du musée.

De l'invention du procédé à l'application courante

Dès l'annonce de l'invention de la photographie, un rôle documentaire et scientifique lui est assigné. En effet, dans son rapport à la Chambre des députés le 3 juillet 1839 et dans celui de l'Académie des Sciences le 19 août de la même année, François Arago (1786-1853) dessine les perspectives d'utilisation du daguerréotype, en particulier l'application à l'astronomie et à l'archéologie. Les campagnes photographiques de Maxime Du Camp ou d'Auguste Salzmann dans les années 1850 sont considérées comme les premières applications de la photographie dans les travaux archéologiques mais la publication des albums ne connaît qu'un succès très mitigé. Dans les mêmes années, Jean-Baptiste Louis Gros découvre que la photographie est un outil d'observation et d'étude qui révèle parfois l'invisible ou le non vu. Dans un article publié dans le journal *La Lumière*, en février 1851, le critique d'art Francis Wey rapporte l'anecdote suivante : le baron Gros, peintre et dessinateur, pratique le daguerréotype dès 1840. Il est l'un des membres fondateurs, en 1851, de la Société héliographique. Voyageant dans le cadre de son activité diplomatique, il séjourne en Grèce en 1850. Intercesseur sur la question du conflit anglo-grec lié au transfert en 1816, à Londres, des marbres du Parthénon, Jean-Baptiste Louis Gros réalise un point de vue de l'acropole avec au premier plan des fragments de pierres sculptées. De retour à Paris, il regarde avec une loupe les sculptures de sa vue de l'acropole et y découvre une figure antique qui lui avait échappé, un lion qui dévore un serpent, le microscope lui ayant permis de relever ce document révélé par le daguerréotype.

Ces rares exemples ont valeur d'exception, et les archéologues ont continué longtemps à utiliser le dessin au trait et l'aquarelle. Il fallut du temps pour que la photographie soit un partenaire indispensable à la recherche et qu'elle accompagne l'archéologie depuis le repérage du site jusqu'à la publication.

La photothèque de Bibracte

En plus de son programme de recherche centré sur les *oppida*, le Centre de recherche archéologique européen joue également le rôle de centre de ressources, avec une bibliothèque spécialisée ouverte aux résidents 24h/24 ainsi qu'une importante photothèque. L'histoire de cette dernière commence en 1984, année de la reprise des fouilles où un photographe, Antoine Maillier, a été intégré à l'équipe. Néanmoins, les



Stage de numismatique romaine du 3 au 7 juin.
Organisé par
Laurent Popovitch (Maître de Conférences, Dépt. d'Histoire de l'Art et Archéologie UFR des Sciences humaines Université de Bourgogne) et Julien Cosnau (responsable des collections archéologiques du Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon).
(© Bibracte, Antoine Maillier 2019 / n° 121804).



Le complexe antique d'Autun La Genetoye.
Chantier du Fanum - 71014-2014-139 - responsable opération Martine Joly
(© Bibracte, Antoine Maillier 2014 / 100 048).

archéologues prennent des images à tous les moments de la fouille : ces vues ont surtout pour destination un carnet de notes visuel de l'avancement des chantiers. L'apparition de la technologie du numérique, au début des années 2000, a eu pour conséquence une inflation de ce type d'image. Au total, la photothèque compte, fin 2020, 127 650 fiche-images archivées. Le fichier d'inventaire de la photothèque est intégré à la base de données qui gère l'ensemble des données archéologiques du site. La diversité thématique du fonds iconographique est le reflet de la diversité de nos activités. Il contient en effet par ordre d'importance quantitative :

- **des photos d'objets.** Certaines sont très techniques, elles sont associées par exemple au suivi des traitements de conservation et de restauration, d'autres sont issues des campagnes de prises de vues effectuées en amont des expositions temporaires.
- **des photos archéologiques de terrain** (38 020 fiches).
- **des photos restituant l'identité paysagère du site.**
- **des photos destinées à garder la mémoire de l'activité de l'établissement,** ambiance de chantier, équipements, événementiels, médiation, formation. Cette partie du fonds est considérée comme un observatoire des usages de Bibracte.
- **des reprographies de documents anciens.** Cette partie du fonds est complémentaire du centre de documentation.
- **des collections thématiques.** La photothèque d'archéologie aérienne de Roger Agache, photographies des sites archéologique comparables à Bibracte à l'échelle européenne (consultables pour partie sur www.oppida.org)...

Une ressource à exploiter

Dans le cadre d'une convention qui lie Bibracte, Centre archéologique à l'UMR ARTEHIS, il est possible de demander des photographies en haute définition qui seront envoyées à titre gracieux aux membres du laboratoire. Pour cela, il est nécessaire de formuler une demande qui explicite vos besoins. Il est également possible d'accéder directement à la base de données sur place et de visualiser les images pour faire votre sélection. Nous pouvons aussi co-organiser une campagne de prise de vues des objets que vous étudiez. Si la photographie constitue en premier lieu un témoignage, elle ne donne pas forcément du sujet des images démonstratives. Le dialogue entre le chercheur et le photographe est primordial ; ce dernier doit savoir ce que l'image doit montrer afin d'opérer des choix (éclairage, point de vue, cadrage...). La photothèque fonctionne, comme le centre de documentation, selon un système d'échange, les clichés réalisés étant intégrés à la base de données de Bibracte. Afin de créer une archive qui soit partagée, une légende sera rédigée par vos soins. Un déplacement hors les murs du photographe peut s'envisager au cas par cas.

Eloïse Vial
lcono@bibracte.fr



Bibracte- tranchée sondage
au Vergers- Le Porrey-
La Chaume, Dessin – Relevés
(© Bibracte, Antoine Maillier
2020 / n° 125486).

Musée de Bibracte,
exposition permanente.
Vitrine Ustensiles en tous
genres, détail anses de
chope.
(© Bibracte, Antoine Maillier
2021 / n° 128619).



Salle de travail - Centre de
recherche à Glux-en-Glenne
Studio photo
(Avec le vase « canard »
N° 1400F, Saint-Memmie (51),
chemin des Dats, tombe 4
dans le rôle principal)
cf. expo temporaire 2017
« Torques et compagnie »
(© Bibracte, Chloé Moreau
2017 / n° 108982).



Les archives du Service Archéologique de la Ville d'Autun : sauvegarde et diffusion

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°9 (septembre 2021)



Meuble de stockage des 14 000 diapositives des opérations archéologiques menées à Autun entre les années 1980 et 2000.

La mission principale du Service Archéologique de la Ville d'Autun (SAVA), créé par délibération municipale en 1990, est la gestion des dossiers d'archéologie préventive sur le territoire de la commune d'Autun. Il suit toutes les étapes de la réalisation des opérations préventives depuis l'instruction des dossiers d'urbanisme jusqu'à la réalisation des diagnostics et des fouilles sur le terrain. Il assure également la gestion documentaire des données et leur exploitation scientifique.

À cette mission principale s'ajoute des missions complémentaires : les opérations d'archéologie programmée, la recherche et les publications scientifiques, la formation et l'encadrement des étudiants, l'expertise scientifique auprès des services de la collectivité ainsi que la médiation culturelle. La conservation pérenne des archives de fouille, mais aussi du mobilier archéologique dans l'attente de son reversement dans les fonds du musée, sont deux tâches également confiées au SAVA : les modalités en sont précisées dans une convention signée en 2014 entre la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bourgogne Franche-Comté et les archives départementales de Côte-d'Or.

Ces 30 années d'activité ont amené à la constitution d'un fonds d'archives conséquent, complété par la documentation des fouilles et diverses opérations antérieures à la création du SAVA et dont certaines remontent au XIX^{ème} siècle :

- plus de 460 rapports d'opération
- documentations primaires : plans papiers, cahiers, fiches d'US... : plus de 12 mètres linéaires
- photothèque : plus de 14 000 diapositives couleur
- fonds iconographique de la société Éduenne : 125 Giga de données numérisées mais non inventoriées pour le moment.

Une réflexion a été engagée en 2019 avec la collectivité afin de mettre en place un programme de numérisation de ce fonds à la fois dans un but de préservation mais également de diffusion. Afin de déterminer quel protocole mettre en place et estimer le coût global du projet le SAVA a dû dans un premier temps procéder au récolement de ce fonds.

Ce travail a été initié au printemps 2020 par une étudiante archiviste placée sous la responsabilité de l'archiviste municipale, dans le cadre d'un stage de fin d'étude d'une durée de quatre mois. Ce récolement est incomplet et seuls les rapports d'opérations et la photothèque ont pu être inventoriés.

Une seconde phase de récolement devrait être planifiée et budgétée à l'automne 2021 pour une réalisation courant 2022.

La campagne de numérisation devrait, quant à elle, se déployer sur plusieurs années et être complétée par un travail de post-traitement des unités documentaires numérisées (rapports d'opérations, travaux universitaires...) afin de faciliter la navigation au sein des documents pdf destinés à être diffusés (indexation, pagination, mots clés ...).

La conservation et la publication des corpus d'archives sont en effet des préoccupations majeures de la communauté scientifique et archéologique. Des dispositifs ont été créés pour l'accompagner sur ces questions (consortium MASA, OpenARcheo...).

Le SAVA souhaite s'appuyer sur ces structures pour mener à bien ce projet et envisager à terme la diffusion d'une partie de cette documentation mais également des ressources cartographiques.



Stockage de la documentation primaire dans des cartons à archives, après récolement et reconditionnement au printemps 2020.

Angélique Tisserand
Angelique.Tisserand@autun.com



Productions en terre cuite de l'Auxois : usages, modèles et ressources naturelles

L'Auxois est une région bourguignonne naturellement riche en argiles et en marnes. L'exploitation de cette ressource de l'Antiquité à nos jours est particulièrement mal connue et fait l'objet d'un programme de recherche visant à répertorier les ateliers de potiers et les tuileries.

Les matériaux de construction mis en œuvre dans les toitures (tuiles, éléments décoratifs) ou dans les élévations (briques), les répertoires de vaisselle en céramique, le moulage de figurines, etc. sont autant d'exemples qui viennent appuyer la variabilité des formes que peut recouvrir l'exploitation de l'argile à toute époque. Pourtant, seules les tuileries des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles sont bien documentées dans l'Auxois, principalement le long du canal de Bourgogne.

Dans le cadre des Master « Archéologie-Sciences pour l'Archéologie » et « Histoire de l'art, Archéologie, Images et Patrimoine » de l'université de Bourgogne, ainsi que de l'axe « Dynamiques des productions matérielles » de l'UMR ARTEHIS, ce séminaire qui s'est déroulé le 27 novembre 2020 nous a donc permis de dresser un état des connaissances sur ces questions. L'Auxois semble, en effet, cristalliser un ensemble de problématiques autour des circuits d'approvisionnement en matière première, des mobiliers en terre cuite et de leur diffusion à différentes échelles spatiales.

S'inscrivant dans le Programme Collectif de Recherche « L'argile et ses usages en Auxois de l'Antiquité à nos jours », l'objectif de la journée est de montrer, à travers la diversité des cas d'études et des bilans, les enjeux pluridisciplinaires des différents corpus historiques et archéologiques mobilisant les ressources naturelles locales.

Différents thèmes ont ainsi été abordés au fil des communications, sur des sujets variés et des époques parfois éloignées les unes des autres.

À partir d'une enquête prenant pour cœur d'étude le répertoire céramique du site d'Alésia à Alise-Sainte-Reine, la reconnaissance des productions locales s'appuie sur la réalisation de corpus typo-chronologiques. La mise en place d'une synthèse pour l'ensemble de l'agglomération est également complétée, pour le territoire de l'Auxois, avec les collections du Musée de Semur-en-Auxois. La (re)découverte de deux ateliers de potiers en cours d'investigations à Courcelles-lès-Semur et à Hauteroche offre des éléments de comparaison pour la reconnaissance des productions (F. Creuzenet).

La question de la localisation des ateliers de production antiques peut également être abordée à partir de la caractérisation des ressources géologiques mobilisées dans la

Organisateurs :

Fabienne Creuzenet // Ingénieur d'études, université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS

Florent Delencre // Chercheur associé UMR 6298 ARTEHIS

Séminaire



Productions en terre cuite de l'Auxois : usages, modèles et ressources naturelles

En ligne
Vendredi 27 novembre 2020
10h00 > 17h00



production d'objets en terre cuite. L'agglomération d'Alésia se trouve à nouveau à l'origine d'une enquête pour caractériser une démarche méthodologique sur les terres cuites architecturales, afin de reconnaître les argiles ayant pu être mobilisées (F. Delencre). L'inventaire des tuileries et briqueteries le long du canal de Bourgogne et en Auxois, à partir des archives, est l'occasion de caractériser, pour les périodes récentes, les chaînes opératoires, les gestes et les hommes derrière les productions industrielles (F. Laurent). Effectuées dans le cadre du label « Pays d'art et d'histoire », les recherches sur les tuileries de l'Auxois et du Morvan du XIX^{ème} siècle permettent de redécouvrir un paysage industriel aujourd'hui disparu. À partir des archives, de la toponymie et des témoins bâtis de cette période, les établissements de production peuvent être caractérisés selon une typologie qui permet de préciser leur importance et la diffusion de leurs productions (M. Boudot). L'argile n'a pas seulement un usage pratique, elle peut également être mobilisée à des fins artistiques. À travers l'exemple de Domenica Leverage, une artiste du début du XX^{ème} siècle, de nombreuses figurations en terre cuite sont connues. Sa connaissance autodidacte de la ressource argileuse locale (exploitée en premier lieu par les tuileries) lui a permis de jouer avec les formes, les couleurs, les effets par le travail de cette matière plastique. Une partie des œuvres de cette artiste est d'ailleurs conservée dans les collections du musée de Semur-en-Auxois (A. Bouillot).

À l'issue de cette journée d'étude, la mise en relation des différents protagonistes du programme de recherche a permis de souligner les enjeux et les objectifs d'un projet pluridisciplinaire. Ainsi, les caractérisations chronologiques et pétrographiques des différents corpus, la mise en place d'inventaires du bâti industriel et la reconnaissance des chaînes opératoires permettent de faire le lien entre ateliers de production, ressources naturelles et usages.

Florent Delencre, Fabienne Creuzenet

Florent.Delencre@u-bourgogne.fr ; fabienne.creuzenet@u-bourgogne.fr

ARTEHIS et le MuséoParc d'Alésia



Siège d'Alésia

Alésia (Alise Sainte-Reine, dans la Côte-d'Or), était une des plus fortes places de la Gaule, et Vercingétorix la défendait avec 80 000 hommes. Mais César la bloqua et l'affama : les armées qui essayèrent de la délivrer furent vaincues; toutes les sorties des assiégés échouèrent, et Alésia fut réduite à capituler.

Dans le numéro 6 de Sur le toit était évoquée la parution d'une nouvelle traduction de César aux Belles-Lettres. Les cinq auteurs, Marianne Coudry, Isabelle Cogitore, Jean-Pierre De Gorgio, Sabine Lefebvre et Stéphanie Wyler pensaient alors, avec regrets, que l'aventure était terminée : finis les moments conviviaux animés par les échanges sur la personnalité de César...

Mais l'équipe dirigeante du MuséoParc, où nous avons passé une semaine afin de finaliser la traduction du livre 7, a permis que l'aventure se poursuive. Nous avons tout d'abord été invités à présenter le volume le 9 mars 2020 dans la salle de l'auditorium, Vincent Gentil, médiateur présentant les diverses interventions. Alors que les mauvaises nouvelles sanitaires se profilaient, le public était nombreux, attentif, intéressé. Cette belle soirée m'a permis de retrouver certains de

mes anciens étudiants, de voir ce qu'ils étaient devenus. Les échanges lors de la séance de dédicace étaient stimulants : nous avons eu ainsi l'opportunité de rencontrer madame la maire d'Alise. Fin de l'aventure après ce 9 mars ? Eh bien non !

Alors que le MuséoParc revoit toute la muséographie, intégrant plus d'objets dans la présentation, les responsables de la Cellule Développement du Site Alésia au Département de la Côte-d'Or nous ont fait l'honneur de se fonder sur nos traductions pour toutes les citations utilisées dans les salles d'exposition. Cela permettra que le visiteur ait un contact avec le texte de la *Guerre des Gaules* dans une langue plus moderne, plus directe, plus compréhensible peut-être que le style de l'édition des années 1930.

Mais c'est une participation plus importante qui nous a également été demandée, et à laquelle nous avons répondu avec enthousiasme : un livre numérique va reprendre certains passages de la traduction, présenter aussi le texte latin, qui sera lu et audible... C'est Jean-Pierre De Gorgio qui sera le lecteur au nom du groupe : il semblait plus crédible pour jouer César que ses quatre comparses féminines !

Notre premier travail a été de sélectionner quelques passages clés, autour de quatre thèmes : la description de la Gaule en 58 a.C. ; la sociologie des peuples gaulois et germains ; une présentation de Vercingétorix et de sa stratégie ; et enfin Alésia, *oppidum* des Mandubiens et son siège. Mais avant d'arriver au choix final, nous avons repris l'œuvre : chacun ayant ses moments préférés, il a fallu faire des concessions, renoncer à la construction du pont sur le Rhin ou à la description du fonctionnement des institutions éduennes. Il fallait trouver des passages courts, synthétiques, pertinents, significatifs...

Puis, Patricia Janeux, attachée de Conservation, cheffe de projet muséographique de la nouvelle scénographie du MuséoParc Alésia qui coordonne le livre numérique et est en relation directe avec la société NOVELAB, nous a demandé de trouver des phrases courtes à mettre dans la bouche de la petite archéologue en salopette rouge, personnage fictif, fil rouge du volume : liberté nous était donnée de mettre de l'humour, mais aussi de profiter de ces courtes interventions pour fournir au visiteur des précisions scientifiques. Nous avons pu laisser libre cours à notre imagination !

Enfin, nous avons essayé de trouver des illustrations complémentaires montrant la variété des traductions de César, du livre de poche à la version anglaise... et des dessins illustrant le texte de César, comme les représentations du siège d'Alésia dans des volumes du XVII^e ou du XVIII^e siècle.

Cette contribution fut pour les cinq auteurs une nouveauté : il est en effet rare qu'une structure muséale sollicite de cette façon des chercheurs, et que des chercheurs répondent favorablement, certains jugeant l'exercice peu motivant. On ne peut que le regretter ! Car bien au contraire, adapter ses propos, se mettre au niveau d'un public de non spécialistes, en faisant des clin d'œil au visiteur érudit, mais aussi en émerveillant le jeune curieux qui découvre César, fait partie des missions du chercheur.

Tous les cinq, nous ne pouvons que remercier le Département de la Côte-d'Or et le MuséoParc pour la confiance que l'équipe nous a accordée. Et qui dit que l'aventure s'arrêtera avec la réouverture...

Sabine Lefebvre
Sabine.Lefebvre@u-bourgogne.fr



Isabelle Cogitore, Sabine Lefebvre, Jean-Pierre De Gorgio et Marianne Coudry durant la conférence.

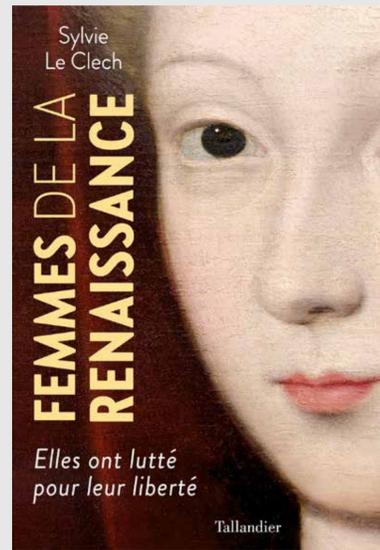


Le volume de César présenté à la librairie du Museoparc avant la séance de dédicace.



Femmes de la Renaissance

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°9 (septembre 2021)



Elles vivent dans un monde d'hommes. Reines, favorites, sages-femmes ou paysannes, peu importe leur statut : les femmes de la Renaissance subissent la tutelle d'un père ou d'un mari, la pression d'enfanter, les difficultés du veuvage... Les femmes du siècle des humanistes sont facilement exposées aux dangers et à la vindicte. La réalité de la Renaissance, période d'ouverture au monde et de diffusion des savoirs, coexiste avec la violence des guerres de Religion qui embrase le royaume de France. Toutes les femmes éprouvent cette brutalité, quand elles n'y participent pas elles-mêmes. Et elles sont accusées de tout : adultère, égoïsme, manque de discernement, cupidité, sorcellerie, intrigues et manipulations. En lutte pour leur liberté, elles défendent leur statut et leur patrimoine comme leur réputation. Plus encore, elles se battent pour vivre leurs passions, leurs amours, pour faire respecter leurs droits d'épouses et de mères, pour faire reconnaître leurs talents de femmes de lettres, de patronne de librairie-imprimerie, d'architecte ou de sage-femme.

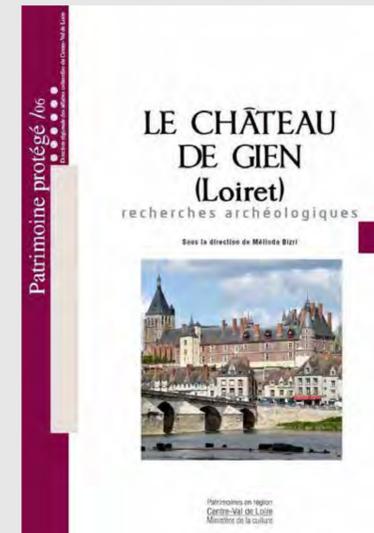
Sylvie Le Clech, spécialiste du XVI^e siècle français, explore le destin de quinze femmes, pour certaines jamais étudiées, issues de toutes les couches de la société. Avec les portraits de Marguerite de Navarre, Catherine de Médicis, Vannina d'Ornano, Louise Bourgeois, ou Jacquette Saddon, sorcière du Berry, elle nous éclaire sur la vie précieuse, mouvementée et intime des femmes de la Renaissance.

Le Clech Sylvie, *Femmes de la Renaissance*, Editions Tallandier, 2021, 320 p.

En savoir plus



Le château de Gien, recherches archéologiques (45)



Les projets de réaménagement du château de Gien, propriété du Conseil départemental du Loiret depuis 1823, ont été l'occasion d'améliorer la connaissance du monument par une démarche pluridisciplinaire. Un diagnostic archéologique a été mené parallèlement aux travaux d'aménagement et de restauration, permettant ainsi de découvrir les structures antérieures à celles édifiées par Anne de Beaujeu.

Classé au titre des monuments historiques sur la première liste de 1840, le château de Gien peut être considéré comme le premier château royal par sa situation géographique, en amont de la Loire. Édifié sur un éperon rocheux, il domine la ville et le pont qui enjambe le fleuve. Au début du XX^e siècle, le château sert de prison et de tribunal. Il accueille, à partir de 1952, le musée de la chasse à tir et de la fauconnerie qui se développe après le déménagement du tribunal pour devenir en 1962, le musée international de la chasse.

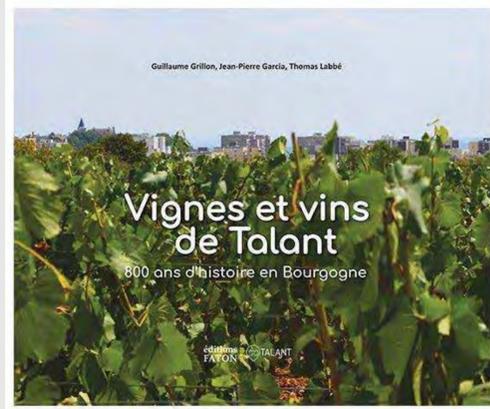
Mélinda Bizri, en charge du diagnostic et des fouilles réalisées sur le site de 2011 à 2015 (Service d'archéologie préventive du Département du Loiret), présente ici les résultats d'études archéologiques menées pour la compréhension du site médiéval des IX^e-XI^e siècles mis au jour et de la construction du château royal de la fin du XV^e siècle.

Bizri Mélinda, *Le château de Gien, recherches archéologiques (45)*, Collection « Patrimoines en région Centre-Val de Loire », Patrimoine protégé n° 6, septembre 2020, 110 p.

En savoir plus



Vignes et vins de Talant. 800 ans d'histoire en Bourgogne



À partir de documents d'archives inédits mais aussi des traces sur le terrain (meurgers, murets, pieds de vignes sauvages, toponymie...), cet ouvrage propose de partir à la découverte du passé viticole de Talant, une ville nouvelle et fortifiée fondée sur les hauteurs de Dijon en 1208 par le duc de Bourgogne Eudes III. Avec 26 hectares de vignes, le domaine de Talant constitue au Moyen Âge l'un des quatre grands vignobles ducaux produisant les vins bus à la cour de Bourgogne et offerts en cadeaux diplomatiques aux grands personnages du royaume.

Outre les vins rouges et les vins blancs, la production talantaise se distingue par le « galant de Madame », un vin cuit probablement aromatisé à la gentiane particulièrement apprécié de la duchesse Marguerite de Flandres. Si Talant a connu ses plus belles heures sous la dynastie des ducs Valois (1367-1477), c'est au XIX^e siècle que le vignoble talantais atteint sa plus grande extension, avec près de 190 hectares plantés en gamay en 1830 et 75 % des ménages qui se déclarent vigneron.

Alors qu'ils auraient pu prétendre à devenir de grands climats - le Clos du Duc devenu Clos du Roy en 1477 avec le rattachement de la Bourgogne au royaume de France -, le Clos Meunier, le Clos Marosse ou encore le Clos Marchand ont été morcelés et délaissés pour finalement disparaître sous les habitations. Néanmoins, la redécouverte du cellier ducal dans les années 1980, la plantation d'une première parcelle sur le coteau de la Combe aux Fées à la fin des années 1990 et la remise en vignes des Epoutières en 2015 révèlent que le vignoble talantais est en plein renouveau, à l'image des nombreux autres vignobles urbains.

Garcia Jean-Pierre, Grillon Guillaume, Labbé Thomas, *Vignes et vins de Talant. 800 ans d'histoire en Bourgogne*, Éditions Faton, 2021, 128 p.

En savoir plus



Les dépôts à composante métalliques des âges du Fer en France : nouvelle approche

Le rituel de dépôt de lots d'objets en métal est emblématique de la Protohistoire européenne et les objets découverts dans ces conditions restent l'une des principales sources d'informations sur les sociétés depositaires. Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'il s'agisse de l'une des thématiques les plus dynamiques de la recherche protohistorique européenne depuis le XIX^e siècle. Pourtant, même si les études synthétiques sont nombreuses concernant les dépôts de l'âge du Bronze, elles le sont beaucoup moins pour l'âge du Fer. De fait, aucune actualisation des données n'avait été réalisée depuis la publication, en 1995, d'un inventaire des dépôts laténiens d'Europe moyenne, et ce malgré la croissance régulière du nombre de découvertes. Dans ces conditions, une mise à jour des données semblait utile. Elle prend la forme d'une thèse intitulée *Immergé dans les eaux, enfoui dans la terre : études comparatives du mobilier métallique provenant des contextes non funéraires de l'âge du Fer en France (VIII^e – I^{er} s. av. n. è.)*. Ces travaux de recherche ont abouti à l'enregistrement d'un inventaire à l'échelle nationale de plus de 953 dépôts en contextes terrestres et humides (à l'exception des dépôts uniquement monétaires) datant du Hallstatt et de La Tène.

Cet inventaire inédit constituait un préalable essentiel pour travailler sur les fonctions des dépôts métalliques et leurs évolutions au cours de l'âge du Fer. À partir de ces données, notre démarche a consisté, dans un premier temps, à comparer ces dépôts à plusieurs échelles : chronologique, géographique et morphologique. L'objectif était d'établir des rapprochements et de définir des traditions rituelles en s'appuyant sur une méthode de description des dépôts à partir de leurs assemblages mobiliers.

À l'issue de ce travail, différentes stratégies de sélection de mobiliers avant dépôt ont pu être mises en évidence entre les contextes terrestres et les milieux humides. En premier lieu, durant le Hallstatt C, au-delà de la forte diminution du nombre de dépôts en comparaison avec l'âge du Bronze final III, on constate une homogénéisation dans les pratiques de dépôts puisqu'il s'agit uniquement de dépôts d'objets isolés en milieux humides, en particulier d'épées et de rasoirs en bronze. Ces pratiques présentent également à cette époque de grandes similarités avec les pratiques contemporaines de dépôts funéraires. À partir du Hallstatt D, un retournement des proportions entre dépôts terrestres et humides est observé, supporté par une explosion du nombre de dépôts dès le Hallstatt D1. Cette nouvelle dynamique s'accompagne d'une modification de la stratégie de sélection des objets déposés : les épées et rasoirs de bronze ont été abandonnés au profit de demi-produits en bronze et en fer (haches à douille en bronze

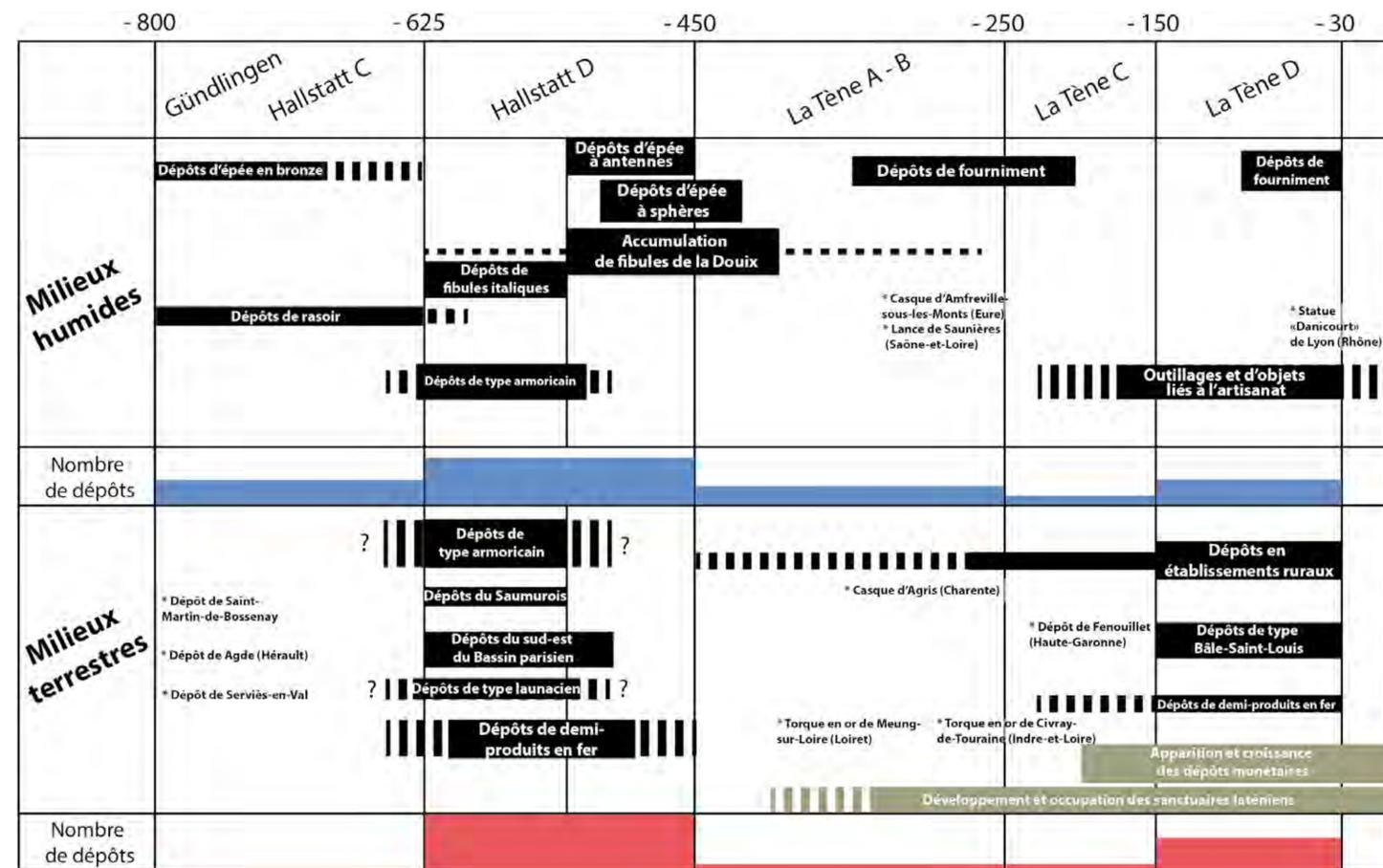


Tableau synoptique des évolutions des dépôts non funéraires au cours de l'âge du Fer selon les contextes de découvertes (D. = Dépôt).

dans le quart nord-ouest et demi-produits en fer dans le quart nord-est) et d'éléments de parures (dans le Bassin parisien, en Occitanie et à l'est du Massif central). Toutefois, une nouvelle rupture apparaît au cours du Hallstatt D2. Les exceptionnelles pratiques de dépôts de demi-produits sont abandonnées au profit de dépôts plus modestes réalisés en milieux humides et composés d'éléments de fourniment et de parures. Ce constat se poursuit au cours du Hallstatt D3 et jusqu'à La Tène B1. À partir de La Tène A, une

nouvelle dynamique de croissance des effectifs de dépôts terrestres est discernable, notamment en contexte d'habitat rural (dans le sud du Bassin parisien en particulier). Ces dépôts terrestres à assemblage hétérogène contiennent généralement des mobiliers à forte symbolique élitare (coutelas, parures, pièces de char). Par la suite, à partir de La Tène B2 et surtout de La Tène C1, une nouvelle augmentation de dépôts d'armes dans les cours d'eau et des dépôts terrestres d'outils est perceptible. Ces dynamiques se poursuivent jusqu'à la fin de La Tène D, soutenue par une croissance du nombre de dépôts. Cette croissance se traduit par une augmentation des découvertes et par des assemblages mobiliers plus riches et plus diversifiés (outils, parures, monnaies, vaisselles et quelques armes). En revanche, contrairement à la période précédente, on constate également en milieux humides une diversification des pratiques avec de plus en plus d'éléments d'outillage, de vaisselle et toujours un grand nombre d'armes. Les sélections opérées dans le choix des objets déposés en milieux humides et terrestres semblent se rapprocher, à l'exception des monnaies qui restent rares en contextes humides.

Les nombreuses relations clairement attestées à l'issue de ce travail entre les dépôts en contextes terrestres et humides ne se limitent pas aux seules activités rituelles non funéraires. Au contraire, nos recherches ont permis de démontrer, à l'échelle de la région Bourgogne-Franche-Comté, que les dépôts métalliques non funéraires présentent des relations singulières avec les pratiques funéraires et les sanctuaires, en participant à l'organisation rituelle du territoire. Ce sont généralement les mêmes types d'objets qui sont déposés contemporanément en contexte funéraire et non funéraire, mais généralement dans des zones géographiques différentes. Cette démonstration de l'existence de stratégies similaires de sélection d'objets avant d'être déposés, peu importe le contexte, pose nécessairement la question de la place des dépôts dans la société et de leur symbolique. De fait, il est clair que les dépôts subissent l'influence plus globale des bouleversements sociétaux affectant les populations de l'âge du Fer : l'émergence du fer, l'effondrement des « principautés hallstattiennes », l'apparition de la monnaie, etc. Cela témoigne de leur rôle « politique » au sein de la société, au sens qu'ils sont relatifs à l'organisation et à l'exercice du pouvoir d'une élite, au même titre que les pratiques funéraires.

Thibault Le Cozanet
t.lecozanet@gmail.com

Le site de plein-air de Morat/Ober Prehl : un gisement mésolithique aux marges du Massif du Jura



Fouillé au début des années 1990, le site de Morat/Ober Prehl, localisé dans le canton de Fribourg en Suisse, a fait l'objet d'une étude dans le cadre d'un travail de recherche de Master soutenu en 2020 à l'Université de Bourgogne. Réalisé sous la responsabilité d'Anthony Denaire (MCF Université de Bourgogne) et de Michel Mauvilly (Service Archéologique de l'État de Fribourg), ce travail avait pour objectif de compléter les données préliminaires, toujours inédites depuis la fouille, et de replacer l'occupation dans son contexte chronoculturel au début de l'Holocène.

Dans le but de caractériser l'occupation de ce site daté du Mésolithique, plusieurs aspects ont été abordés. Dans un premier temps, une approche typo-technologique a été mise en œuvre afin d'inventorier et d'affiner la datation des 2 000 artefacts lithiques qui composent le corpus. Cette étape a ainsi permis de préciser l'attribution chronologique du gisement, fréquenté par un groupe de chasseurs nomades durant le Premier Mésolithique, entre 9 600 et 6 500 av. J.-C.

À cette période, deux principaux courants culturels dominant la culture matérielle en Europe occidentale : le Beuronien au nord et le Sauveterrien au sud (fig. 1). Cette bipartition du territoire place le Massif du Jura et ses abords dans une zone de contact particulièrement intéressante : en effet, les sites mésolithiques régionaux témoignent de la mobilité et de la perméabilité de la « frontière » établie entre ces groupes culturels. En nous fondant sur la morphologie des armatures de flèches présentes au sein du corpus, nous avons pu rattacher culturellement l'occupation de Morat/Ober Prehl au Beuronien, définie par la présence de triangles isocèles, de segments de cercles et de pointes à base retouchée (fig. 2). Plus précisément, la présence d'armatures de flèches en forme de triangles isocèles nous pousse à dater l'occupation au Mésolithique ancien, entre 9 600 et 8 000 av. J.-C. ; on sait, en effet, que l'utilisation de ce type d'armature est caractéristique du début du Mésolithique dans la région.

Pour compléter cette approche typo-technologique, une analyse tracéologique a été réalisée en collaboration avec Colas Guéret (CNRS). Elle visait à identifier les traces laissées sur les outils suite à leur utilisation. La principale activité observée au sein de ce corpus est le travail de la peau, avec une majorité de traces de découpe et quelques traces de raclage. Ces observations semblent directement liées aux activités cynégétiques et laissent à penser que la station de Morat/Ober Prehl était une halte de chasse occupée pendant une durée indéterminée.

Nous nous sommes aussi interrogés sur la gestion des ressources lithiques exploitées à Morat/Ober Prehl. Grâce aux données de l'étude pétrographique réalisée par Jehanne Affolter (UMR ARTEHIS), nous avons compris que deux matériaux ont été principalement exploités au cours de l'occupation : un quartzite à grain fin et des radiolarites, issus de gisements locaux, à une journée de marche de Morat/Ober Prehl. En plus de ces identifications, une trentaine de matériaux siliceux différents ont été reconnus. Ces données nous indiquent que le groupe mésolithique semble avoir privilégié les gisements localisés sur le Plateau suisse et les Préalpes pour s'approvisionner en matière première, sans pour autant négliger les affleurements disponibles dans le Massif jurassien.

Ces informations nous ont permis de nous interroger sur la circulation de ce groupe. En effet, la présence abondante du quartzite à grain fin, disponible dans les Préalpes fribourgeoises, semble indiquer que le groupe de chasseurs-cueilleurs a fréquenté cette zone avant de s'installer à quelques distances du lac de Morat. Si nous partons

du postulat que les matières abondantes dans un site ont été acquises de façon directe tandis que les variétés représentées par quelques pièces ont été acquises de manière indirecte, nous pouvons envisager un territoire d'approvisionnement direct dans les Préalpes fribourgeoises et des échanges avec d'autres groupes pour récupérer des matériaux disponibles dans la moitié occidentale du massif jurassien ; on parle alors, pour ce dernier, de « territoire social » (fig. 1). Cette hypothèse peut permettre de nuancer les données pétrographiques.

Pour conclure, cette étude du site de Morat/Ober Prehl a permis de mettre en place des approches multiscalaires visant à proposer une lecture variée des données. À l'échelle du site d'abord, avec la caractérisation de l'occupation et des activités réalisées par les chasseurs-cueilleurs au cours de leur séjour, l'identification des matériaux qu'ils ont débités ou encore la détermination typologique des armatures de flèches qu'ils ont utilisées, nous renseignant sur leur affiliation culturelle. Puis, à l'échelle régionale, avec la réalisation d'un corpus de sites de comparaison répartis entre la Suisse, la France et l'Allemagne, qui permet de proposer un cadre chronoculturel dans lequel replacer Morat/Ober Prehl. Ce corpus de comparaison, établi dans le cadre de ce travail à partir d'éléments bibliographiques, peut constituer une première étape d'une recherche à plus long terme sur le Premier Mésolithique de l'est de la France, de Suisse occidentale et d'Allemagne du Sud-Ouest. Bien que les résultats préliminaires présentés ici méritent d'être enrichis, les premières observations proposées nous permettent d'entrevoir le haut potentiel de cette région pour la connaissance du Mésolithique ainsi que la richesse et la pluralité des sites disponibles.

Pauline Rostollan
rostollan.pauline@gmail.com

Fig. 1 : localisation du site de Morat/Ober Prehl et de son territoire d'approvisionnement, au sein de son contexte culturel au cours du Mésolithique ancien (© Pauline Rostollan).

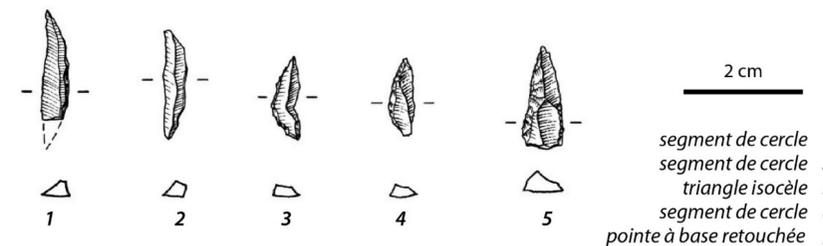
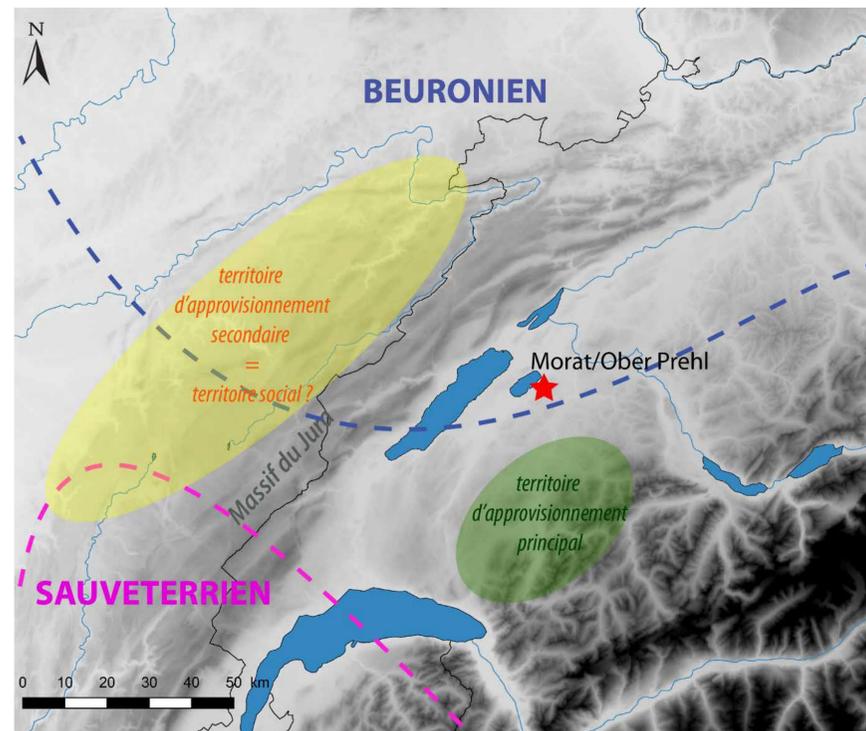
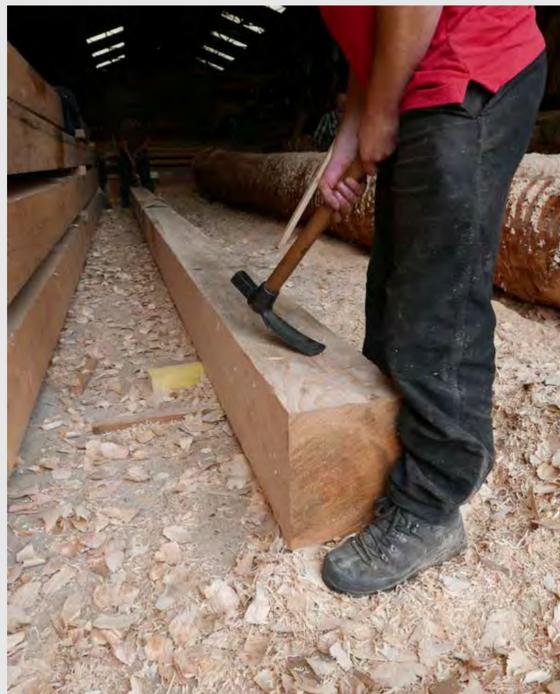


Fig. 2 : quelques exemples d'armatures de flèches présentes dans le corpus de Morat/Ober Prehl (© dessin : M. Mauvilly).



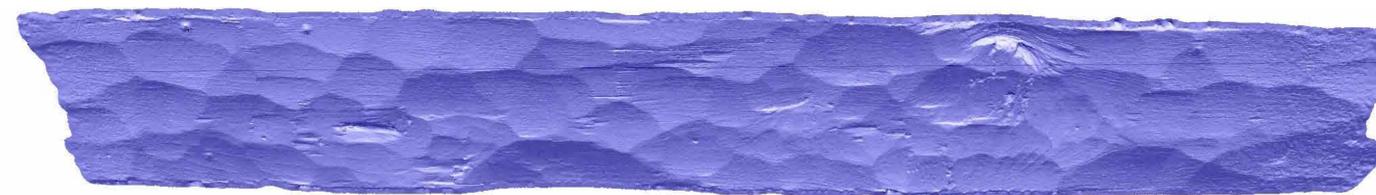
Alice Borel, nouvelle doctorante au laboratoire ARTEHIS



Taille à l'herminette d'un entrait, entreprise Chardon Frères en Chartreuse (© J. Crochat).

En 2019, j'ai obtenu un master en archéologie médiévale à l'Université Lumière Lyon II, en réalisant l'étude monographique du couvent franciscain de Charrière (Drôme). En parallèle de mes années de master, j'ai réalisé de nombreuses missions en archéologie préventive qui m'ont permis de découvrir le monde professionnel et de développer mon attrait pour les aspects techniques de l'archéologie. Pour donner suite à ces expériences, j'ai l'opportunité de réaliser ma thèse en CIFRE au sein de l'entreprise Archeodunum. C'est grâce à Émilien Bouticourt (ingénieur en bâti et spécialiste des charpentes) et à mon directeur de thèse, Jean-Marie Guillouët (Professeur d'histoire de l'art – UMR ARTEHIS), que mon sujet s'est orienté sur les « traces d'outils et gestes techniques sur le bois d'œuvre, en France, du XIV^e au XVI^e siècle ».

Ce travail de tracéologie, appliqué au bois, a débuté à la suite d'une constatation : l'absence sur le terrain d'un référentiel aidant à la lecture des traces d'outils liées au travail du bois. En effet, il est difficile de faire la différence entre des coups d'herminette ou de hache, ou encore entre les différents types de sciage. Pourtant, la lecture des traces d'outils liées à la taille de pierre semble plus évidente et naturelle sur le terrain. Cette différence s'explique par la présence d'ouvrages de référence comme ceux de C. Bessac et de J.-M. Pérouse-de-Montclos. Dans ce dernier, six pages sont dédiées aux 18 outils voués à la taille de pierre contre une page concernant le bois et aucune mention d'outils. Toutefois, un premier répertoire avait été réalisé en 1993 par B. Grenouiller, dont le travail est difficile à trouver et dont la qualité des images ne permet pas de l'utiliser correctement.



Traces d'herminette actuelle sur un entrait du XI^e siècle, relevé photogrammétrique (© A. Borel).

L'objectif de cette recherche est donc de proposer un référentiel des traces de taille et des outils dont elles sont issues, sorte de tracéothèque pour le bois d'œuvre. À l'instar des ouvrages concernant la pierre, il regroupera des notions de vocabulaire, une fiche technique et une typo-chronologie de chaque outil ainsi qu'un répertoire visuel des outils et de leurs traces.

Pour constituer ce catalogue, il est nécessaire d'envisager le sujet sous plusieurs angles. Le premier consiste à relever des traces de manière exhaustive, sur des pièces de bois retrouvées en fouilles et datées par dendrochronologie, en combinant des techniques de relevés manuelles (ombrage, dessin) et numériques (photogrammétrie, RTI, Scan 3D et photographie via binoculaire). En parallèle, il est important d'étudier les restes d'outils retrouvés en fouilles ainsi que l'iconographie, assez riche dans ce domaine, afin de comparer ces éléments avec les outils encore utilisés de nos jours. Effectivement, certains charpentiers et acteurs de l'archéologie expérimentale utilisent toujours les techniques d'autrefois et les outils anciens. L'aspect expérimental joue un rôle important dans cette étude, car il permet de mettre en lien le geste et les techniques liés à chaque outil.

Alice Borel
a.borel@archeodunum.fr

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS



Directeur de publication :

Sabine Lefebvre

Équipe éditoriale :

Mélanie Arnoult

Mélinda Bizri

Brigitte Colas

Fabienne Creuzenet

Sophie Desbois-Garcia

Anthony Dumontet

Marie-José Gasse-Grandjean

Claire Touzel

Mise en page :

Anthony Dumontet

Merci d'adresser vos
remarques et/ou
suggestions à :
surletoit-artehis@ubfc.fr



UMR 6298 ARTEHIS
Université de Bourgogne
6 boulevard Gabriel
21000 Dijon
<http://artehis.u-bourgogne.fr/>